

**L'Honnête  
homme  
de tous les  
temps.**

Par Roland HUCHON

## 1- L'HONNETE HOMME DE TOUS LES TEMPS

*« Il y a quelque chose d'admirable dans l'homme que tous les savants du monde ne sauraient expliquer ! »*

Molière –Don Juan

Vous est-il advenu de vous trouver dans le plus petit, le plus reculé des villages perdus au fin fond de la Creuse et de pénétrer dans la demeure du plus humble des paysans Français ? Sur la table de la cuisine, la grossière nappe à carreaux rouges et blancs pend également de chaque côté de la table. La maîtresse de maison serait bien étonnée si vous lui disiez qu'elle possède un sens inné de la symétrie. Et pourtant, personne ne lui a appris à placer la nappe de cette façon, à peine sait-elle lire et écrire ! Ce souci de symétrie est un instinct atavique, une logique originelle qui lui dit que c'est plus beau ainsi.

On parle souvent du bon sens des paysans qui, parce qu'ils manquent d'instruction ne connaissent que la logique qui leur est dictée par la nature. Ce bon sens qu'André Chanson appelait culture est en partie perdu par les habitants des villes parce que leur vie est trop compliquée. Ces citadins, qui s'estiment souvent supérieurs aux campagnards, sont parfois désarmés devant un problème qu'ils jugent inextricable alors que la solution leur crève les yeux. Leur esprit, accoutumé aux mille tracas de la vie moderne, est devenu tortueux et ils se perdent dans des complications sans fin là où l'homme de la terre en analysant calmement les diverses hypothèses trouverait facilement la solution la plus sensée.

C'est à ce bon sens que Sganarelle faisait allusion à sa manière :

*« Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses bien mieux que tous les livres »*

Molière –Le médecin malgré lui

L'homme de la terre, l'homme de la nature, tient énormément à cet héritage spirituel et moral, il s'y rattache désespérément lorsqu'il voit venir à lui les tentacules de la civilisation, qui l'inquiètent, parce qu'il ne les comprend pas. Et c'est ce que les gens dits civilisés appellent la bêtise du paysan : son refus du modernisme.

*Mon père labourait avec un cheval, je ne vois pas pourquoi je devrais utiliser un tracteur !*

Un cheval ne tombe jamais en panne. Les cultivateurs, les bergers provençaux, les pêcheurs bretons sont issus d'un univers conservateur et ne veulent pas faire confiance aux machines apportées par le progrès, le modernisme. Leurs ancêtres travaillaient avec des instruments

rudimentaires, ils emploieront les mêmes outils parce qu'ils ont peur de ces machines qui marchent toutes seules et ils passeront le reste de leurs jours à critiquer celles-ci parce qu'ils ne leur font pas confiance.

Les esquimaux utilisent depuis des siècles des abris en peau de phoque avec des liens noués... Une fois Paul Emile Victor a failli mourir emprisonné dans sa tente en kevlar parce que la fermeture éclair avait gelé...

Lorsqu'un homme voit un enfant en danger et qu'il bondit pour se porter à son secours, il ne se dit pas que ce geste fera du bien à sa conscience ou augmentera son prestige d'honnête homme dans son quartier. C'est un réflexe, un instinct naturel qui l'a poussé à agir et que l'on nomme, dans les romans, esprit chevaleresque mais qui est, tout compte fait, l'apanage de tout homme. Un poète indien a dit : « *tout homme est le père de chaque enfant !* »

De même que tout être humain, à l'exception peut-être de certains individus tarés, est à un moment de son existence, sensible à l'amour, à la chaleur de l'amitié, de même il porte en lui un certain sens du respect d'autrui, lorsque toutefois, la personne à qui devrait normalement être adressé ce respect, est en mesure de l'inspirer. Sans cela, sans ces qualités naturelles qui tendent peu à peu à s'éteindre, victimes de certaines nécessités ou d'un certain laisser-aller propre à notre époque, sans cela la vie ne serait plus possible car chacun, ne pensant plus qu'à lui-même mépriserait les autres et ne s'intéresserait à eux que le temps d'en tirer un quelconque avantage. Notons que cet état de choses n'est pas tout à fait inexistant dans certains milieux tels que les milieux financiers ou politiques.

Et d'où vient la bonne humeur, cette qualité merveilleuse, chez certains inaltérable, qui nous fait oublier les sévices et les vicissitudes de la société de consommation ?

Cet appétit de vie, cet instinct de conservation qui conserve l'espoir dans les situations les plus désespérées redonne souvent confiance à des gens qui, dans une position périlleuse croient leur dernière heure venue ou à d'autres, qui se disent au bord du suicide mais qui cependant, n'offrent que peu de résistance aux prédicateurs de la raison. Quoi que nous puissions dire, La Fontaine avait raison lorsqu'il disait dans la mort et le bûcheron :

« *Mieux vaut souffrir que mourir, c'est la devise des hommes !* »

Que deviendrions-nous sans la curiosité qui pousse l'homme à aller toujours de l'avant et à s'échapper des limites étroites du monde où il est né ? Si tout le monde était blasé, écœuré par ce nouveau devenu quotidien, qui resterait-il pour créer, pour apporter au monde ce qui lui manque et dont il rêve ? Chaque être, dès son plus jeune âge, ressent le besoin de créer, de fabriquer quelque chose de ses mains. La contemplation de son œuvre le remplit d'une fierté d'une satisfaction qui lui donne confiance en lui.

Mais d'où viennent ces valeurs éternelles qui naissent avec l'homme et qui, avant même qu'il en soit conscient semble-t-il, lui dictent une ligne de conduite pour ses années futures ?

Sont-ce, gravées au plus profond de notre inconscient, des réminiscences des divins principes dictés jadis par le Christ, ou selon l'explication scientifique de l'apparition de l'homme sur la terre, les radiations solaires en se réverbérant sur la magma informe dont nous allions sortir, lui auraient-elles donné, en le faisant éclore, non seulement la vie mais aussi ces valeurs éternelles qui devaient germer bien des millénaires plus tard, en même temps que notre intelligence ?

Les savants et les philosophes s'interrogent, toujours est-il que ces valeurs sont là, chez la majorité des hommes et qu'elles permettent que la vie soit possible dans les meilleures conditions sur notre planète menacée de surpeuplement. Si un jour elles doivent disparaître pour laisser la place aux folies des hommes, il est probable que l'anarchie règnera car les individus devenus incapables de se gouverner seuls donneront libre cours à leurs instincts bestiaux. Instincts bestiaux, malfaisants qui, corroborant la théorie de Montaigne selon laquelle bonheur et malheur seraient également répartis dans la vie d'un homme, sont peut-

être la contrepartie de ces valeurs éternelles, ces vraies valeurs qui soulignent un apanage de qualités que nous ne méritons peut être pas.

Mais fidèle à mon caractère et à mes opinions, je resterai optimiste. L'homme n'est peut-être ni aussi fou ni aussi sage que son comportement veut bien le laisser supposer. Cet héritage spirituel, ce patrimoine que l'homme porte en lui et que nuls sévices, nulle guerre, nul cataclysme ne peut abolir est finalement ce qui fait de lui cette entité magnifique, ce qui le distingue des animaux et ce qui le retient dans certaines folies, certaines inventions capables de mettre en danger la survie matérielle de l'humanité, ce qui lui fait doser son effort dans la fabrication de ces machines infernales, ce qui lui conserve sa noblesse et qui, finalement le sauvera en l'empêchant de retourner à l'état bestial.

## 2- QUI ES-TU, ADOLESCENT ?

*« Notre monde moderne souffre d'un déséquilibre qui s'aggrave d'année en année. On s'imagine que rien ne pourra s'opposer à cette dangereuse glissade, et cependant, il suffirait pour la freiner de laisser s'exprimer sincèrement la jeunesse de tous les pays. »*

Albert SCHWEITZER

Quelle introduction aurait mieux servi mon texte que cette phrase, prononcée par un grand homme, docteur en philosophie, en théologie et en médecine, organiste et concertiste de talent, prix Nobel de la Paix, qui connut toutes les expériences et sut en tirer profit, frémit à toutes les émotions, apprécia la chaleur de tous les sentiments humains en consacrant sa vie au service d'autrui et qui surtout, à la lumière de ses expériences personnelles recueillies au cours d'une vie d'efforts à la poursuite de son idéal, sut déterminer et isoler les vraies valeurs humaines ?

Si je tiens aujourd'hui à faire valoir l'opinion d'un homme d'expérience, c'est que l'on a trop tendance à juger, donc bien souvent à condamner, les jeunes gens sans les connaître. On se base sur leur aspect extérieur, sur leurs idées quelque peu révolutionnaires, quel homme peut affirmer sans mentir qu'il n'a pas été un révolutionnaire, à une certaine époque de sa jeunesse ?

D'ailleurs, est-ce vraiment un défaut ? Ces idées révolutionnaires dénotent au contraire, chez celui qui les porte, un esprit équilibré et de grandes qualités puisqu'elles visent à réformer des institutions qui lui paraissent périmées.

*« Si on n'est pas communiste à 20 ans, c'est qu'on n'a pas de cœur... si on l'est encore à 40 ans, c'est qu'on n'a pas de tête ! »*

On se base sur leur goût du nouveau, de l'anti-traditionnel, en un mot sur les apparences. Mais on oublie ce qu'il y a en eux, ces vraies valeurs justement, enracinées au fond de tout être et qui, par l'entremise de l'enthousiasme juvénile, dirigent le monde. Nul n'ignore le vieil adage selon lequel les enfants ne savent pas mentir. Ils sont souvent déconcertés, révoltés par un geste, une parole, une attitude qui les humilie et cela même de la part d'un être qu'ils admirent ou considèrent comme leur meilleur ami. Ils raisonnent d'une manière simple, logique équitable, ils sont les détenteurs d'une justice originelle qui leur fait voir, dans une action que les adultes considèrent comme naturelle ou justifiée, un acte vil, lâche qui détruira l'image représentant l'être aimé dans leur cœur. Et cela s'explique par le fait qu'ils sont intransigeants, ils ne comprennent pas les subtilités du comportement de l'adulte. Pour eux, un héros est un homme incapable d'une mauvaise action, c'est un être magnifique et généreux

qui possède un certain nombre de qualités essentielles, à leurs yeux, auxquelles les jeunes garçons aspirent. Le père est souvent l'image de ce héros qu'il voudrait devenir. Mais l'enfant sera très facilement déçu : il suffira que la manière d'agir de celui qui représente pour lui le sommet de la réussite ne corresponde pas exactement à son attente. Un simple geste d'humeur à son égard lui fera comprendre qu'il est indésirable et alors, il sera cruellement déçu. Plus tard, ces qualités se précisent, cette intransigeance juvénile est conservée mais elle est utilisée à présent pour étudier les grands problèmes de notre époque troublée. L'enfant est devenu un adolescent, il a compris ses parents qui autrefois constituaient pour lui tout l'univers et il juge !!! Il juge les décisions prises par des hommes sur qui pèsent de lourdes responsabilités, il juge d'autres hommes que leurs intrigues, leur mauvaise foi, leur malhonnêteté, leur malchance ou leur candeur ont conduit à la Une de l'actualité. Il entretient son enthousiasme juvénile, il est désormais ardent, impétueux, dynamique, généreux. Son sang chaud le fait bondir à la vue d'une injustice, il est prêt à se sacrifier pour une cause à défendre.

*« C'est à l'âge où l'être humain arrive sur la ligne de partage du bien et du mal, où la vie commence à s'ouvrir devant lui, qu'il est le plus apte à faire un choix salutaire, parce que sa générosité est encore intacte et son idéal en plein épanouissement. »*

Albert SCHWEITZER

Cet enthousiasme pousse souvent les adolescents un peu plus loin qu'ils ne désireraient aller car leur générosité les rend forcément un peu naïfs. Il suffit bien souvent d'échauffer quelques jeunes gens pour qu'il se jettent tête baissée dans une entreprise dont ils ne connaissent pas le véritable but, je pense ici aux grèves et surtout aux manifestations où l'on voit d'innombrables jeunes défiler au nom de revendications dont ils ne comprennent pas toujours la portée. Mais ce qu'ils ne comprennent pas, surtout, c'est que leur bonne foi est abusée par des meneurs professionnels qui profitent de cette main d'œuvre gratuite pour semer le désordre. Pourtant, ils veulent aller au bout de leurs possibilités, ils veulent supprimer des contraintes ancestrales car ils estiment qu'elles leur sont infligées par des gens indignes de jouir de la place qu'ils occupent. Ainsi, ils sont prêts à se lancer à corps perdu au service d'une noble cause, à se sacrifier au besoin, les adultes actuels eurent de nombreux exemples de cette générosité enthousiaste durant la seconde guerre mondiale. Je pense notamment à ces jeunes de 17 ans qui sont parvenus à tuer quelques soldats allemands pour participer à la résistance, ils n'ont fait qu'attirer sur la population des représailles terribles. En définitive, ils ne sont pas à blâmer puisqu'ils font ce qu'ils croient être bien, cela semble l'avis du docteur Schweitzer :

*« Si tous les hommes restaient, en bien, ce qu'ils sont à quatorze ans, le monde aurait un autre aspect. »*

Ceux qui ne connaissent des données du problème que les apparences qui sont trompeuses et presque toujours contre les jeunes, à cause de leur inexpérience, jugent ces derniers, ou plutôt les condamnent par réflexe, en donnant systématiquement raisons aux grandes personnes. Ce sont souvent des quadragénaires installés dans leur vie bourgeoise, confortable, bien organisée qui ne peuvent pas comprendre ce désir de sortir de soi-même.

Ils ne peuvent pas comprendre, de la part de leurs propres enfants ce désir d'aspirer à une vie qui diffère de leur idéal personnel et de leur conception de la réussite et du bonheur.

Lorsqu'ils apprennent qu'un délit a été commis par une bande de jeunes, le premier mot qui leur vient à la bouche est : ça ne m'étonne pas !!

Trop rares sont ceux qui cherchent à comprendre : parmi ceux-là, beaucoup apprennent avec stupeur que le mobile de ces délits mineurs n'est pas toujours l'argent. Dans une époque où tout paraît trop facile, trop bien organisé, je veux parler des moyens de vivre et de se distraire, beaucoup de jeunes sont motivés par le désir de se froter au danger, de se prouver à eux-mêmes qu'ils sont capables de faire preuve de courage et de sang-froid dans une situation périlleuse, sinon pour leur vie, du moins pour leur réputation. Mais dès que la maturité reprend ses droits sur l'aventure, ils abandonnent cette vie qui n'était pas la leur et oublient ce qu'ils appelleront plus tard leurs erreurs de jeunesse. Quoiqu'on en dise, bien peu sont foncièrement mauvais et parmi ceux-là, beaucoup ne le sont devenus qu'à cause de l'opiniâtreté et de la haine des gens murs dont je parlais tout à l'heure...

Tout le monde sait qu'un petit délinquant qui est jeté en prison en ressort souvent pire qu'avant.

Les adultes se complaisent trop volontiers dans la triste mission de préparer la jeunesse à ne voir que des chimères dans tout ce qui élève et ensoleille son âme. Mais une expérience plus profonde de la vie montre que l'idéalisme juvénile a toujours raison : c'est un trésor qu'il ne faut échanger contre rien au monde !

Le visage si déconcertant sous lequel nous découvrons les adolescents d'aujourd'hui ne constitue qu'une facette de leur personnalité, un vernis dont ils se parent à loisir pour choquer les conservateurs et qui remplace le masque de dignité et d'autorité derrière lequel se dissimulent souvent leurs parents. Mais comme A. Schweitzer, je suis convaincu que l'idéalisme juvénile constitue la plus belle part d'eux-mêmes et que, sous des dehors souvent ingrats, trop désinvoltes, ils cachent des qualités dont leurs parents seraient fiers, s'ils les connaissaient...

### 3- LE DERNIER AVENTURIER

Qui écrit aujourd'hui et souhaite obtenir un succès facile, s'acharne sur notre abominable société de consommation, cette entité malfaisante qui nous ronge les nerfs et atrophie nos muscles comme une gangrène qu'un virus géant aurait élevé à l'échelle de notre époque. Soit dit en passant, cette société si mal faite aurait plus besoin d'intelligences constructives que de critiques systématiques dont le seul but n'est, semble-t-il, que d'abolir les institutions. Nous vivons au siècle de la vitesse ! Et non seulement de la vitesse, car elle a aussi ses griseries et ses avantages mais surtout, de la précipitation. Ne pouvant rien contre ce fait indéniable, inéluctable, force nous est de l'accepter et bien loin de nous plaindre des effets de cette situation sur notre organisme et sur notre psychisme, nous devons tenter de les pallier en adoptant, à l'occasion, certaines pratiques saines qui donnaient la force et la vigueur à nos ancêtres et parmi elles, la marche à pied.

Parfaitement, la marche à pied ! Au siècle de l'automatisme, nous devons effectuer, dans le cadre des sports, les pratiques essentielles que le machinisme s'efforce de nous épargner.

*« Qui n'a pas vu la route à l'aube, entre deux rangées d'arbres, ne sait pas ce que c'est que l'espérance »*

Jean-Jacques Rousseau était un adepte fervent de ce sport, il y puisait la consolation et l'oubli, après les contraintes que lui imposait cette vie de cour qu'il détestait. Il se rendait fréquemment à pied de Paris à Genève pour apprécier la campagne. Aujourd'hui, les gens aiment encore la campagne, la civilisation les force encore à s'évader mais pour l'apprécier, ils s'y rendent en voiture et si leur humeur les incite à gravir une montagne, leur véhicule les conduira jusqu'aux extrêmes limites de ses possibilités. Résignés, ils ne l'abandonneront que lorsque les conditions de terrains les y contraindront. Ils feront quelques pas, s'arrêteront et reviendront vers ce véhicule dont ils paraissent solidaires, tant ils hésitent à le perdre de vue. Si d'aventure ces paisibles automobilistes rencontrent deux marcheurs isolés parcourant une région à pied avec leur sac sur le dos, à la manière des pèlerins du Moyen Age, ils songent à leur tourisme confortable et les trouvent parfaitement ridicules. Mieux, ils ne les comprennent pas. Ces bons bourgeois, installés dans une vie douillette qui, s'ils hésitent à s'offrir d'onéreuses vacances dans un hôtel, font l'impossible pour transporter leur confort sur un terrain de camping, trouvent absolument aberrant que l'on puisse s'astreindre à une marche fatigante sur des pentes rocailleuses et sous un soleil de plomb alors que pour eux, le mot vacances est synonyme de repos et de Dolce Vita. Pour se donner bonne conscience, ou tout simplement parce qu'ils sont réellement convaincus d'avoir trouvé le mode de vie idéal, ces paisibles vacanciers taxeront les courageux marcheurs qui n'hésitent pas à sacrifier le farniente à l'aventure, d'originaux ou même de débiles mentaux.

*Ces marcheurs sont-ils des parias de notre civilisation ou les adeptes d'une pratique aujourd'hui périmée ?...*

René Michelot, mon oncle.

Pourtant, il semblerait que ce soit là l'ultime moyen d'échapper aux griffes de la civilisation qui étend ses tentacules par-delà les limites des villes et qui souille, de ses lignes futuristes la beauté naturelle de la campagne environnante. La véritable évasion, la véritable rupture consiste, à mon sens à rechercher les rares endroits où il est encore possible de vivre sans apercevoir le moindre de ces tentacules. Mais je crains que ces oasis de bonheur heureusement épargnées par le bruit de notre époque ne se soient terriblement raréfiées, depuis quelques décennies, à tel point peut-être qu'il n'est plus possible d'en trouver que dans les régions désertiques.

Cependant, je persiste à croire que cette recherche, cette quête, dont l'enjeu est aussi précieux, peut-être que le Saint Graal est le seul moyen, si elle aboutit, de rejoindre pour un temps ce passé si calme en comparaison et si riche en souvenirs. Il me paraît impossible de méconnaître et de mésestimer chez les autres, cette émotion si pure et si bouleversante produite par l'évocation d'un passé qui seul, à présent semble receler quelque imprévu. C'est ce même imprévu, ce besoin irrésistible de savoir ce que cachait la mer océane qui poussa Christophe Colomb et après lui Hernan Cortès à s'embarquer pour le nouveau monde, c'est ce même imprévu intimement lié au danger qui, autant que la richesse peut-être, justifia l'existence même des pirates du XVII<sup>ème</sup> siècle. Bien peu, contrairement aux malfaiteurs actuels, parlaient de se retirer avec le butin amassé. Pour vivre, il leur fallait la mer, l'odeur de la poudre, la cruauté des farouches combats au corps à corps, leur enthousiasme, leur énergie, leur fureur de vivre ne pouvaient s'épanouir complètement qu'au cours d'un abordage héroïque. Chacun d'eux savait que son existence basée sur les massacres et les rapines, mais pleinement vécue, se terminerait au bout d'une corde. Mais les pirates vivaient au jour le jour, aucun d'eux ne pensait à cette triste échéance et ils n'étaient vraiment heureux que sur une caraque voguant vers l'aventure.

Et tout amoureux de la mer, tout être sensible donc, ne peut que ressentir avec ferveur cet appel de l'aventure qui pour moi, n'est actuellement matérialisé que par une émotion ineffable à la vue d'un trois-mâts-goélette appareillant toutes voiles dehors vers une destination inconnue.

Tout amoureux de la mer ne peut que ressentir cette nostalgie troublante du temps de la marine à voile où les valeureux cap-horniers franchissaient chaque année le dangereux passage des deux caps (Cap Horn et Cap de Bonne Espérance). Il ne peut que regretter le remplacement néfaste de la poésie et du danger... par la vitesse et la sécurité.

Nous devons nous faire une raison, nous ne verrons plus les magnifiques clippers tels le *Cutty Sark* ou le *Flying cloud* sillonner les eaux bleues de l'Atlantique à des vitesses hallucinantes pour l'époque, seules quelques belles goélettes restaurées telles le *Bluenose* entretiennent la légende.

Celui-ci cherchera pour ses vacances un îlot isolé où il pourra tout à loisir savourer la magique beauté des mers du Sud, le charme ineffable des sculpturales et douces polynésiennes, en rêvant à la sauvage grandeur des célèbres drames de la mer dominés, parfois, par la séduction d'un héros prestigieux.

Celui-là recherchera un coin d'océan désert pour s'adonner, en toute tranquillité, aux plaisirs de la voile, à la recherche de ce glorieux passé à jamais révolu.

Si notre époque ne se prête guère à l'épanouissement de l'être, il reste encore des aventuriers capables de risquer leur vie pour l'amour de l'aventure, tels Alain Gerbault, Ann Davidson, Le Tourmelin, Alain Bombard (quoique son exploit ait été une expérience de survie en mer).

Ceux-là, loin de la foule, ont besoin de s'exprimer par l'action, ils ont besoin du danger pour se sentir humains, pour être dignes d'eux-mêmes. Mais l'exploit véritable, celui qui caractérise le vrai aventurier, est l'exploit anonyme. En 1909, un américain, Josuah Slocum, épris de liberté, construisit lui-même son voilier, *le Spray* et s'embarqua pour faire le tour du monde. Peu lui importait la gloire, il partit parce ce qu'il aimait la mer, il avait besoin d'effectuer ce voyage pour répondre à ses aspirations et lorsqu'il posa définitivement son sac, il eut la satisfaction d'avoir rempli sa vie.

Tout le monde ne peut avoir cette chance, d'aucuns recherchent l'aventure sans espoir de la rencontrer un jour. Parmi ceux qui se contentent d'un pis-aller, figurent les aventuriers au sens péjoratif du terme : les contrebandiers, les trafiquants qui trouvent leur griserie dans le jeu de cache-cache auquel ils se livrent quotidiennement avec les autorités. D'autres encore, les gentlemen cambrioleurs, émules de Rocambole et de Lupin, joignent l'utile à l'agréable. Hommes du monde, experts en œuvres d'art et spécialistes de l'effraction silencieuse ils choisissent la vie passionnante qui les enrichit au crochet de la société. Quels qu'ils soient, ces aventuriers des temps modernes, parce qu'ils sont mal intégrés dans une société qui surmène les esprits et amollit les muscles préfèrent, pour s'en sortir cette solution élégante qui non seulement permet de s'évader de cette vie trop mouvementée, mais aussi élève l'homme à sa véritable grandeur.

Ainsi, l'appel de l'aventure constitue, pour ceux par qui il a été entendu, l'unique sel de la vie, l'unique charme de l'existence, ce goût pour le danger que notre époque terne, sans beauté, sans poésie, asservie aux lois de l'automatisme et de la normalisation, je dirais moderne avec tout ce que ce mot, lorsqu'il qualifie une époque, une ville, une construction, peut comporter de péjoratif, ce goût pour le danger que notre époque n'a jamais pu abolir confère à la vie sa raison d'être...et donne à l'homme sa noblesse véritable.

#### 4- DERNIER VESTIGE DE LA SUPERSTITION : LA VOYANCE

Parmi tous les procédés qui servirent, au cours des siècles, à utiliser la crédulité des autres pour s'enrichir, la voyance est sans doute celui qui fut le plus pratiqué par les profiteurs. En effet, cette pratique ne pouvait pas tomber sous le coup de la loi car les voyants ne volaient pas ouvertement leurs clients, en outre, il est facile de convaincre un individu en lui proposant quelque chose d'aussi merveilleux que...le spectacle de son avenir. Ces pratiques remontent pratiquement à la nuit des temps, les peuples les plus primitifs avaient déjà leurs sorciers qui étaient censés attirer la prospérité sur le pays mais qui faisaient payer leur pouvoir par des dons en nature qu'ils recevaient au nom du Dieu qu'ils invoquaient. De nos jours, les voyantes extralucides n'exercent plus dans des bouges mal famés ou sous les tentes des foires de villages comme cela se faisait encore il y a peu dans les campagnes reculées. Certaines d'entre elles reçoivent leurs clients dans des cabinets de consultation luxueux, à la manière des médecins et leur antichambre est souvent pleine de leurs victimes consentantes.

D'où vient ce phénomène ? D'où vient qu'à une époque où l'homme marche sur la lune, où, par son entremise, la science triomphe de la maladie...d'où vient qu'il reste encore des gens assez crédules pour accorder foi aux prophéties des diseuses de bonne aventure ? Cela peut s'expliquer par un fait : l'angoisse de l'avenir ne date pas d'aujourd'hui.

Dès que l'intelligence et l'imagination de l'homme se furent suffisamment développées pour lui permettre d'avoir peur, l'être dénué d'imagination ne peut se représenter le danger, l'homme pauvre, l'homme malade, l'homme en danger, l'homme qui subissait le poids de lourdes responsabilités, redoutèrent le lendemain. D'autres, qui ne redoutaient rien, se prétendirent capables de les libérer de cette inquiétude ou tout au moins de cette incertitude. Ils commencèrent par prédire des choses dont ils étaient certains, afin de montrer leur pouvoir : aux derniers jours de Décembre, ils annonçaient à leur auditoire crédule la probabilité selon laquelle ils recevraient bientôt des cadeaux, lorsque la faim poussait les daims hors de leur montagne, ils lui prédisaient l'approche d'un gibier abondant. Puis, évoluant, ces prétendus voyants s'entourèrent de mystère pour impressionner leur auditoire. Une pièce sombre, des lumières se promenant sur les murs et ne semblant provenir d'aucune source naturelle, des paroles magiques, du marc de café, des pratiques bizarres suffisent souvent à impressionner et même à envoûter un groupe de personnes même si elles ne sont venues que par curiosité...

Au Moyen Age, ces charlatans n'éprouvèrent aucune difficulté à organiser ce commerce de dupes car la superstition des gens, en grande partie à cause de la religion, était infinie. Les inquiets... et les autres se précipitaient dans les filets de cette monstrueuse escroquerie et la voyance eut un tel succès qu'elle s'inséra parmi les traditions populaires et survécut jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, la plupart des gens rient de ces pratiques qui effrayaient nos ancêtres.

Mais cela ne les empêche pas de se faire prédire l'avenir, incognito et ainsi, en les faisant vivre, d'être la cause même de l'existence des prédicateurs. Combien de gens lisent avec avidité leur horoscope, chaque semaine, tout en prétendant n'y attacher que l'intérêt de la curiosité ? La voyance, sous l'apparence que les gens lui donnent d'un paisible commerce d'histoires de bonnes femmes tient encore une place énorme dans l'esprit des hommes du XXème siècle. Mais personne n'oserait avouer ouvertement qu'il croit à ces prédictions. Quoiqu'il en soit, dans toute charlatanerie, le plus blâmable est sans doute celui qui est assez crédule pour donner son argent sans avoir de garantie. Quant au charlatan, il laisse le philosophe tenter inutilement de dévoiler leur bêtise aux hommes et prends le parti d'en profiter. Ce faisant, il nous est parfois plus sympathique que ses malheureuses victimes car il est toujours amusant d'apprendre qu'un homme s'est enrichi en vendant de l'eau sucrée. Aux Etats Unis, au XIXème siècle, les charlatans étaient nombreux à vendre des remèdes miracles : un homme arrivait en fauteuil roulant, il ingurgitait la potion magique et repartait en courant comme un lapin. Aussi ce phénomène serait-il assez comique s'il ne mettait ses victimes à la merci de la voyante extralucide qui les a embobinées. Durant la seconde guerre mondiale, dans les docks ténébreux de Londres, des bohémiennes diseuses de bonne aventure profitaient de leur influence sur des gens crédules pour semer la terreur. Il leur suffisait de prédire une mort prochaine à leur client : si ce dernier devait longer la Tamise pour rentrer chez lui, on lui prédisait la noyade, s'il traversait plusieurs artères importantes, on lui prédisait un accident etc... la personne en question y croyait, elle pensait intensément à cette mort prochaine et s'en convainquait, peu à peu, par autosuggestion. Lorsqu'elle arrivait au lieu-dit, sa peur était au paroxysme et malgré elle, comme poussée par une force irrésistible, elle avançait vers ce trépas dont elle était certaine et ses gestes étaient exactement ceux qu'il fallait faire pour qu'il se produise. Naturellement, on ne pouvait que conclure à un accident. Disons-nous quelques mots de l'influence que les cartomanciennes, lorsqu'elles se produisent en société, arrivent à exercer sur certaines personnes particulièrement superstitieuses ? Disons-nous quelques mots du processus que leur intervention, même pacifique, peut déclencher dans l'esprit de leurs victimes ? Disons-nous quelques mots, enfin, des conséquences de ce processus ? Je ne sais si cette parenthèse est vraiment nécessaire, d'autant plus que l'exemple que je viens de soumettre au lecteur me paraît suffisamment caractéristique pour que j'insiste davantage, notons seulement, qu'en matière de voyance comme ailleurs, il vaut mieux ne pas jouer avec le feu. Pour peu que la personne qui désire connaître son avenir en s'amusant, dans une soirée, au milieu de ses amis, accorde quelque crédit aux facultés de la voyante à laquelle elle se soumet, elle croira inconsciemment les prédictions qui vont lui être faites.

Je pourrais également parler des prédictions que certains vieux campagnards tiennent à faire, d'un air sentencieux, aux nouveaux venus dans leur village, afin de les mettre en garde contre quelque danger imaginaire pouvant menacer leur bonne adaptation parmi les indigènes de la région. En effet, lorsqu'un jeune couple envisage de s'installer dans un petit village isolé, il a souvent bien du mal à s'intégrer parmi les campagnards qui y vivent depuis des générations et qui constituent un cercle fermé, inabordable, aux habitudes taboues. Les habitants des campagnes voient d'un très mauvais œil l'approche d'inconnus et en pareil cas, la médisance est souvent la rançon de la tranquillité espérée par les nouveaux venus. Ces prédictions, quoiqu'accueillies avec froideur et même, parfois, avec un certain mépris de la part des intéressés ne restent pas sans laisser quelques traces dans leur esprit.

Je pense qu'il faut s'en tenir aux prédictions que les vieux campagnards font sur le temps qu'il fera et qui elles, sont basées sur une longue observation de la nature.

Je pourrais également parler des prédictions de ces vieillards amers qui n'ont pour but que de décourager les étrangers à s'installer chez eux, mais cela risquerait de nous entraîner trop loin

et je suis sévèrement limité par le volume d'un si petit ouvrage. Cette innocente prétention n'avait pour but, cher lecteur, que de vous inviter à porter votre attention sur les séances de voyance qui ont lieu en privé, entre des amateurs. En effet, la magie et la cartomancie sont parvenues, non seulement, à créer une tradition, mais à pénétrer dans les petits cercles d'amis. Qui ne s'est jamais fait tirer les cartes au cours d'une soirée amicale ? La génération qui précéda la mienne était friande de ces amusements de société, qui en eux-mêmes étaient parfaitement anodins mais qui constituaient un danger sur ceux qui croyaient aux prédictions. En effet, les gens concernés, tout en feignant de considérer ces prédictions comme des histoires de croquemitaine, demeuraient tourmentés.

Au terme d'une étude qui, je dois le reconnaître, n'a guère ménagé la sincérité des voyants, je crois qu'il serait bon pour le lecteur de connaître la position scientifique devant cet état de choses. Charles Richet, un savant spécialisé dans l'étude des phénomènes métapsychiques, croyait en l'existence chez l'homme d'un sixième sens lui permettant d'enregistrer des faits ou des pensées sans le concours de son intelligence. C'est-à-dire, que ces faits ou ces pensées peuvent pénétrer le subconscient d'un individu, s'intégrer à sa mémoire sans que cet individu ait besoin d'utiliser ses sens normaux pour obtenir les mêmes résultats. Ainsi, selon cette théorie, si certains événements peuvent être portés à la connaissance de l'homme dont il est question, c'est à l'insu de ce dernier.

Au moment voulu, l'intéressé qui est désormais un voyant, est capable de répondre aux questions précises qui lui sont posées sur un événement ou sur la personnalité de l'être qui se soumet à son examen alors que normalement, les détails qu'il est en mesure de fournir auraient dû lui être inconnus.

Selon Richet, notre appareil psychique subit constamment l'influence de ce qu'il appelle les vibrations du réel :

*« Le monde réel émet autour de nous des vibrations. Quelques-unes sont perçues par nos sens mais il est d'autres, insensibles à nos sens ou aux appareils de physique, qui agissent sur certaines intelligences humaines et leur révèlent des fragments de la réalité. »*

Bien sûr, cette théorie ne concerne pas le pouvoir des voyants qui prédisent l'avenir, elle permet seulement d'expliquer, dans une certaine mesure, la faculté que certains mediums possèdent de deviner des événements actuels qu'ils n'auraient pas pu connaître par le seul concours de leurs sens.

Qu'en est-il exactement ? Connaîtrons-nous un jour l'explication de ces phénomènes mystérieux, inquiétants et passionnants tout à la fois, tels que cristallomancie, chiromancie, télépathie, bilocation ou autres ?

Ne retenons qu'un fait : dès que nous touchons aux domaines abstrus de la métaphysique ou de la parapsychologie, il convient d'avancer prudemment et de ne tenir pour vrai, comme aurait dit Descartes, que les faits retenus comme étant éminemment tels. Mais il est des phénomènes, comme la lévitation par exemple, devant lesquels les scientifiques eux-mêmes ne se prononcent pas. Après une série d'expériences très sérieuses, où il avait pris le maximum de précautions pour éviter toute possibilité de supercherie, le savant Suisse Marc Thury, de l'université de Genève, en 1905, fut obligé de reconnaître qu'il se passait effectivement quelque chose. Ses expériences sur les tables tournantes notamment, l'amènèrent peu à peu à la conclusion que le phénomène existait bel et bien mais que, dans l'état actuel des connaissances humaines, il était impossible d'en donner une explication valable. L'opinion scientifique, en ce domaine, peut être admirablement résumée par la célèbre phrase de l'Anglais William Crookes, la même année :

*« Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est !!! »*

Alors, me direz-vous, que pouvons-nous faire ? Quelle position prendre devant la voyance ? Je pense sincèrement que certaines personnes possèdent de vrais pouvoirs de vision extralucide, mais d'autres, et la plupart, sont des charlatans qui abusent de leur public, comme savoir à qui on s'adresse ?

En cette circonstance, je crois préférable d'adopter l'attitude d'Œdipe. Fils du roi de Thèbes, Œdipe avait été averti par un oracle que son destin était de tuer son père. Plutôt que de risquer l'accomplissement de cette prédiction, il préféra s'exiler, sans même la contrôler.

Dans le doute, agissons comme Œdipe et contentons-nous de vivre au présent sans chercher à savoir ce que nous réserve un lendemain qui pourrait nous décevoir. Ce désir éperdu de connaître l'avenir constitue, à mon sens, une violation des lois de la nature et tant que l'homme sera incapable de voyager dans le temps, son sort sera sans doute celui supposé par Alexandre Dumas :

*« Il n'y a ni bonheur ni malheur en ce monde, il n'y a que la comparaison d'un état à un autre. Celui-là seul qui a éprouvé l'extrême infortune est apte à ressentir l'extrême félicité. Il faut avoir voulu mourir pour savoir combien il est bon de vivre. Vivons donc et soyons heureux, mais n'oublions jamais que tant que Dieu daignera dévoiler l'avenir aux hommes, toute la sagesse humaine résidera dans ces deux mots : Attendre et Espérer. »*

Le Comte de Montecristo.

## 5- LE CONFLIT ENTRE LES GENERATIONS

Si je prends la plume aujourd'hui, ce n'est pas sans un certain sentiment d'égoïsme. En effet, je subis depuis de nombreuses années, les navrantes conséquences de ce problème apparemment inextricable. Aussi, cet égoïsme n'est-il pas totalement condamnable, d'autant plus que si je suis écouté et compris, il pourra ne pas être inutile.

Il est bien difficile pour un fonctionnaire, un avocat ou tout homme qui exerce une profession qui ne touche ni de près, ni de loin aux mondes scientifique ou industriel, d'évoluer avec son époque. Accaparé par ses occupations paisibles, il regarde grandir la science avec l'œil d'un profane qui ne tient pas à approfondir ces choses compliquées dont en définitive, il n'a que faire. Le Français est un homme conservateur et jusqu'à la moitié du XXème siècle, il fut élevé dans le respect de principes très strictes et surtout immuables. Il est donc normal qu'il conserve toute sa vie l'essence de cette éducation. A l'opposé, l'adolescent d'aujourd'hui se révolte contre ces contraintes dont il ne comprend pas la nécessité. Il en résulte une lutte farouche entre celui qui veut défendre des principes ancestraux et celui qui, au contraire, cherche à supprimer toute contrainte pour vivre une vie insouciant et libre.

Chacun des deux partis en présence vit dans son époque, bien peu, que ce soit d'un côté ou de l'autre, demeurent objectifs et tentent de diminuer cette distance gênante. La principale cause Des divergences existant entre deux générations est la différence d'âge, 20 ans au minimum, que l'on ne peut, bien entendu résorber et qui est encore plus sensible à notre époque où le progrès et avec lui, toute notre civilisation avance à pas de géants. En 20 ans, les goûts et les aspirations d'un adolescent ont eu le temps de changer et les adultes, attendris à l'évocation d'un passé déjà lointain et basé sur leurs propres aspirations de jeunesse ne comprennent pas celles qui animent aujourd'hui leurs enfants. De plus, ils sont imbus de leur position d'aînés, de leurs responsabilités de parents et croient détenir la vérité. Ils élèvent leurs enfants comme ils ont été élevés sans tenir compte de l'évolution des mœurs. De mon temps...

En 20 ans, la morale elle-même a évolué : tandis que les maillots de bain féminins diminuent jusqu'à se réduire à la plus simple expression, tandis que l'érotisme et la pornographie règnent en reines incontestées dans des films autorisés à tout le monde, tandis que le naturisme se développe au grand jour et avec l'accord des autorités sur les plages de la côte d'azur, au grand dam de la génération des adultes et au cri de joie de celle des adolescents conquise par cette forme de liberté, ces adultes, justement sont restés ancrés dans leurs tabous, dans la morale qui leur a été inculquée et jugent en fonction de cette morale.

Les adultes d'aujourd'hui sont, si je puis dire, trop bien éduqués, ils vivent dans un cadre de principes immuables construit par leurs parents et ne peuvent pas comprendre que leurs enfants aient envie de rompre, ou tout au moins d'élargir ces frontières trop étroites. Prenons l'exemple de la mode qui, pour ne pas être original, n'en reflète pas moins l'état d'esprit de celui qui la suit. Les adultes oublient leurs propres extravagances. Elles étaient sans doute plus discrètes mais celles d'aujourd'hui sont le reflet d'une époque. Elles s'expliquent par un

besoin de changement qui se fait sentir d'une manière de plus en plus pressante, un besoin de rompre avec tout ce qui est habituel, cheveux longs, excentricités vestimentaires, etc... besoin de choquer aussi, de manifester la rupture avec les principes qui ont si sévèrement entravés les aînés. D'ailleurs, ces adultes si sérieux parés dans une dignité de marbre à la vue d'un hippy ont eux aussi éprouvé ce besoin lorsqu'ils avaient l'âge critique auquel sont arrivés leurs enfants. Aujourd'hui, nous vivons dans une époque où toutes les frontières, toutes les limites habituelles, le faisceau tout entier des contraintes tissé autour de nous par la vie moderne, explosent comme des bibendums sous la poussée irrésistible de l'insouciance et du désir de liberté, liberté physique essentiellement qui est devenue l'idéal des hippies. Cela, bien sûr ne se fait pas sans heurt.

Depuis des siècles, les gens vivent en fonction les uns des autres, s'ils s'habillent correctement, c'est bien moins pour eux-mêmes que pour impressionner favorablement leurs voisins. Maintenant, on veut être au lieu de paraître...

Les hippies, du moins les purs, ont rompus avec ces règles arbitraires et pourtant nécessaires à quiconque est peu désireux d'être remarqué par le négligé de sa tenue. Dans les Universités on est arrivé à devenir tolérant, on l'est beaucoup moins dans les professions libérales, commerciales, les conseils d'administration des grandes entreprises ou dans la politique.

Les hippies peuvent se moquer de l'opinion du monde pour revenir aux sources en oubliant complètement les contraintes mais aussi les agréments de la vie moderne. Le but des adolescents classiques qui, tout en restant fidèles aux lois de la morale élémentaire que leur ont inculquée leurs parents, à la propreté, à la pudeur, à l'élégance parfois, car on peut être à la fois excentrique vestimentairement parlant et élégant, tiennent quand même à mettre une pointe d'originalité dans leur comportement.

Les adultes sont arrivés à l'âge où l'on aime ses pantoufles et où, toute l'année on n'a qu'un rêve : celui d'un mois de vacances paisible à la campagne, au milieu des oiseaux. Ils ont perdu cette énergie, ce besoin de s'épanouir qui pousse les jeunes à aller jusqu'au bout de leurs possibilités, à démolir toutes les barrières au mépris des gémissements choqués des conservateurs. En outre, chacun aime ce qu'il connaît, ce qui est réalisé par des gens de son âge. Aussi les adultes sont-ils restés fidèles aux chansons et à la musique de leur époque, tandis que les jeunes se complaisent dans le style pop créé par leur génération et destiné lui aussi à rompre avec les traditions. Sur tous les plans, nous nous heurtons à des divergences de goûts et de façons de penser. Une autre circonstance vient encore s'ajouter aux causes de ce conflit déjà ouvert qui n'est pas faite pour arranger les choses. Dans la majeure partie des familles actuelles, les enfants sont infiniment plus cultivés que leurs parents qui, il faut bien le dire, n'ont pas toujours eu la chance d'étudier longtemps. Lorsqu'un débat s'engage sur l'un des grands problèmes de notre époque tourmentée, les adolescents sont bien souvent plus à même d'apporter une opinion valable sur le sujet. Leurs parents qui interprètent les faits d'une manière souvent trop simple et trop expéditive, sont cependant certains de détenir le mot de la fin. Mais ils ne veulent pas perdre la face devant ceux qu'ils considèrent encore, inconsciemment, comme leurs inférieurs intellectuels, vu leur âge et leur manque d'expérience. Ils ne peuvent pas s'imaginer que leurs enfants, s'ils manquent de vécu, sont réellement cultivés, ils ne les ont pas vu grandir...

Ils sont persuadés que ce privilège est l'apanage d'une élite inaccessible. Aussi, les discussions se terminent-elles lamentablement par une manifestation d'autorité de la part du père qui impose ainsi son avis personnel qu'il considère comme seul valable.

Le conflit entre les générations est avant tout une conséquence de l'incompréhension des membres d'une famille les uns envers les autres. Il est surtout matérialisé par une animosité sourde, latente, en période de désaccord. C'est une gêne omniprésente au sein d'un foyer qui, lorsque l'orage éclate, se traduit par une violente dispute. Et pourtant, il n'y a pas de haine

entre les parties en cause, un adulte et un adolescent, au contraire, ils n'ont jamais cessé de s'aimer. Mais à compter du jour où les parents ont vu leurs enfants prendre le parti de s'émanciper, dans une faible mesure bien sûr, de chercher d'eux-mêmes à personnaliser leur comportement, à connaître des expériences nouvelles, ils ont senti leur étreinte affectueuse et du même coup leur influence, se relâcher peu à peu et ils en ont été meurtris. Il n'est jamais agréable de s'apercevoir, du jour au lendemain, que l'on n'est plus indispensable, que le jeune être que l'on a chéri, guidé pendant des années, cherche à voler de ses propres ailes, il commence à être capable de se débrouiller seul et cela d'autant plus, qu'enhardi par ses premiers succès, il prendra vite goût à cette liberté toute neuve et considérera bientôt l'influence que ses parents tiennent malgré tout à exercer sur lui comme un obstacle intolérable. Je crois qu'il ne faut pas freiner ces initiatives juvéniles, il faut au contraire encourager, dès la plus tendre enfance, ce goût de la découverte car c'est ainsi que l'on forge une intelligence solide et un esprit ouvert. Notre expérience personnelle sert rarement à autrui : on essaie de conseiller un jeune qui se lance dans un piège, il ne vous écoute pas, il ne comprendra son erreur que lorsqu'il sera tombé dans le panneau mais il s'en souviendra. Les parents devraient, dès le premier âge de leurs enfants, laisser à portée de leurs mains les éléments susceptibles de les aider à découvrir les dangers du vaste monde sauf bien sûr les plus dangereux comme le feu ou les couteaux, on leur montrera de loin pour leur inspirer une méfiance et une crainte salutaires. Un enfant trop couvé dans sa jeunesse se trouvera gauche et désemparé à l'âge de l'adolescence. Les enfants de paysans sont bien plus débrouillards que les citadins, car ils connaissent tout de la nature.

Dans la majorité des cas, lorsque deux êtres en conflit cherchent à se mettre d'accord, chacun d'eux tente de persuader l'adversaire de corriger ce qu'il juge être un défaut c'est-à-dire de modifier, à son avantage, une situation qui est la cause de la discorde. En un mot chacune des deux parties cherche à amener l'autre à entrer dans ses vues. Mais aucun des deux ne veut céder. Le conflit entre les générations est un exemple flagrant de cette tendance égoïste. Les parents, en tant qu'éducateurs responsables, sont certains d'un fait qui leur paraît éminemment indubitable : ce sont eux qui ont raison !

Partant de là, ils entreprennent une campagne d'autorité destinée à faire changer d'attitude à leurs enfants. Naturellement, ils ne font qu'aggraver les choses. L'enfant, atteint dans ce qu'il a de plus cher : ses aspirations personnelles, ses rêves de découvertes, sa vie telle qu'il la conçoit au sein de la société moderne, dans une ère entièrement tournée vers l'avenir et surtout, sa prédilection pour les idées révolutionnaires, l'enfant donc, se referme comme une huître. Pour lui, son père est un ringard, pour le père, le fils est un sale gamin indiscipliné. La solution idéale ne peut être apportée que par la bonne volonté de part et d'autre. Elle consiste en un compromis qui ne peut exister sans un effort attentif des deux parties en présence : l'enfant doit comprendre que ses parents sont quelque peu dépassés dans cette ère nouvelle dans laquelle il se trouve si bien, et ces derniers doivent accepter le fait que les jeunes aient envie de goûter à ce nouveau devenu quotidien.

*« Il faut souffrir ce que l'on ne peut empêcher ! »*

Beaumarchais.

En définitive donc, le conflit entre les générations est dû à l'incompréhension. Cette incompréhension, variable avec les tempéraments et les milieux sociaux, l'est aussi avec le temps. Elle est beaucoup plus sensible aujourd'hui où notre civilisation et notre société moderne, dominées en cela par la montée en flèche de notre technologie, dépasse l'entendement des simples. L'esprit des vieilles gens n'est pas formé pour notre époque. Je recueillis récemment le témoignage d'une vieille dame qui, malgré les preuves tangibles

apportées par la radio et la télévision se refusait à croire que des hommes aient marché sur la lune. Rien d'étonnant à ce que cette distance, déjà sensible de père en fils soit plus considérable encore lorsque l'on considère un intervalle de deux générations. Pourtant, au fond d'eux-mêmes, ces deux êtres, sont restés les mêmes qu'à cette époque plus ancienne où l'enfant, n'ayant pas encore laissé percer sa personnalité propre, s'entendait à merveille avec son père. Ce sont les apparences qui sont trompeuses et qui les trompent eux-mêmes. Lorsqu'ils tentent de s'expliquer sur ce conflit apparemment sans issue, dont ils ressentent les douloureuses conséquences au sein de leur foyer, c'est l'amour-propre qui préside le débat et ne sachant quelle contenance prendre vis-à-vis de l'autre, chacun d'eux se croit obligé de prononcer des paroles définitives. Je suis néanmoins convaincu qu'une mise au point sérieuse, une conversation énergique, voire passionnée, en admettant bien sûr que les deux partis consentent à s'écouter, suffirait à les rapprocher. Mais il faudrait laisser l'amour-propre en dehors du débat et je crains que ce soit là un sacrifice au-dessus des possibilités de beaucoup de tempéraments.

## 6- NOUS, QUI NE VOTONS PAS ENCORE...

L'homme a toujours aspiré à être libre, depuis l'aube des mondes cet idéal si grand, si beau, si pur, a toujours primé, rendant les autres dérisoires. Des millions d'hommes sont morts à son service, dans l'espoir de conquérir cette liberté pour leurs descendants. Mais finalement, pour l'individu anonyme, perdu dans la société d'une nation organisée, la liberté, c'est la démocratie. Du Grec *Démos*, peuple et *Kratos*, l'autorité, la force, la démocratie est le gouvernement par le peuple et pour le peuple. C'est un régime où chacun est libre de donner son opinion. L'histoire devait montrer, d'ailleurs, que ce régime n'est pas moins exigeant que les autres. Mais là n'est pas notre propos.

L'homme a toujours aspiré au droit de vote qui est l'unique moyen de réaliser la démocratie en lui permettant d'exprimer ses idées et d'avoir l'impression que les décisions de l'état sont prises avec son accord. Il a combattu farouchement pour réaliser ce rêve, il a lutté, il a succombé parfois pour enfin l'obtenir grâce à la révolution. Mais ce brave, ce glorieux idéaliste serait bien déçu s'il voyait ce qu'on fait aujourd'hui de ce droit si chèrement gagné. La plupart des votants, et notamment les Français qui comme chacun sait sont réputés pour leur insouciance et leur peur maladive de toute contrainte, considèrent le vote comme une corvée. Ils sont néanmoins convaincus de la nécessité d'effectuer leur devoir civique. Très tôt le dimanche matin, ils se dirigent vers leur bureau de vote afin de se débarrasser le plus rapidement possible de ce qui n'est pour eux qu'un contretemps désagréable retardant leur départ pour la campagne. Naturellement, ils n'attachent pas suffisamment d'attention au choix pourtant très important qu'ils font par le seul geste de mettre un bulletin dans l'urne. Plus tard, lorsqu'ils prennent connaissance du résultat, ils manifestent violemment leur mécontentement sans vraiment savoir ce qu'ils auraient souhaité. Mais il est trop tard, l'heureux élu remerciera ses partisans et remplira son mandat avec l'adresse ou la maladresse dont il saura faire preuve.

Guy de Maupassant disait :

*« Le suffrage restreint est une injustice, le suffrage universel est une stupidité parce qu'il s'appuie sur le plus bête des éléments : le nombre ! »*

La voix du plus humble des électeurs vaut le même prix que celle du spécialiste mais existe-t-il un autre moyen ?

Bien souvent, le Français manque de documentation, pour la bonne raison qu'il considère le vote comme une action d'un intérêt mineur et qu'il ne se préoccupe d'orienter son choix qu'à l'extrême moment de déposer son bulletin dans l'urne. Il ne connaît les différents partis que par les quelques mots flatteurs qui leur ont servi pour se présenter à la télévision ou dans les journaux. Pour voter, il est évidemment perplexe. Il ne connaît ni les intentions, ni les qualités, ni les possibilités de chacun des candidats. Le vote dans ces conditions est forcément

faussé. S'il est honnête, il s'abstient de peur de commettre une erreur mais alors il laisse le champ libre à tous les autres électeurs. S'il ne l'est pas, il vote au hasard et cela entraîne des conséquences faciles à imaginer. Certains même se désintéressent totalement du résultat possible et ne votent que pour se faire passer pour des citoyens accomplis. D'autres, tout bonnement, laissent faire leurs voisins et vont à la pêche.

Une vieille dame m'a dit un jour, j'ai voté pour untel parce qu'il est venu nous voir dans la rue, au marché il m'a serré la main, c'est un homme simple. On comprend l'importance des bains de foule que prennent les candidats, on y gagne facilement des voix.

Quels sont les arguments avancés par les candidats pour convaincre ? Des promesses qui ne seront jamais tenues... Un homme âgé a dit devant moi, dans un bar : si la gauche passe, on ne paiera plus l'autoroute...

Quoiqu'on en dise, cet état de choses intolérable scandalise bien des jeunes de 18 à 20 ans. Grâce à leurs études, ceux-ci sont bien souvent plus aptes à voter que la plupart des adultes. Parmi ces derniers, beaucoup devraient se voir retirer cette responsabilité au profit de jeunes qui seraient heureux d'exprimer leur opinion. A 20 ans, on a des idées, on a le sang chaud, on est intransigeant mais on fonctionne aussi par coups de cœur.

Il résulte de tout ce qui précède qu'il est fâcheux de considérer l'âge comme seul critère pour habiliter ou non un individu à donner sa voix. Il est facile de comprendre que la sélection serait nécessaire chez les jeunes comme chez les adultes car, dans l'une ou l'autre de ces deux catégories, tous ne sont pas capables de remplir leur rôle. On pourrait même instituer des cours de formation civique pour aider certains adolescents qui négligent leur culture et même se désintéressent totalement de l'actualité, à prendre conscience de ce devoir important et à savoir choisir le plus valablement possible le candidat qui sera le plus utile à la nation ou à la commune. Mais ce sont justement ceux qui en ont le plus besoin qui ne viendraient pas. Le problème est donc fort complexe. Dans l'état actuel des choses je ne vois guère qu'un moyen d'opérer cette sélection nécessaire, tant chez les jeunes que chez les adultes. Il faudrait organiser des tests...mais le Français n'a pas un tempérament à s'y soumettre avec complaisance. En outre, il serait bien délicat de retirer sa carte d'électeur à un homme qui vote depuis 20 ans en lui disant qu'il est incapable de remplir son rôle. Pourtant, il faudra peut-être en arriver là et qui sait ? Peut-être un jour verrons-nous retirer les cartes d'électeur comme on voit aujourd'hui retirer les permis de conduire. Ce serait à souhaiter mais encore faudrait-il, pour que cette loi voit le jour, ébranler l'énorme machine administrative et dans son sein, beaucoup de membres se sentiraient inquiets, non pas de se voir retirer leur droit de vote et avec lui la corvée qu'il représente, car ainsi, ils pourraient aller à la pêche avec la conscience tranquille, mais surtout, ayant été jugés incapables de voter, de voir s'effriter leur réputation auprès de leur voisins. En effet, lorsque le fait serait connu dans leur H.L.M. ou dans leur quartier, ils seraient sans doute gênés par cette publicité ébruitant une décision de la mairie dont ils n'auraient pas à être fiers, et peut être devraient-ils supporter quelques sourires irrévérencieux... Le regard des autres est souvent plus important que le devoir civique.

Les jeunes sont souvent indignés par cette attitude des adultes vis-à-vis des élections. Ils sont écoeurés lorsqu'ils voient ces hommes manifester bien haut leur mécontentement au moment où se font connaître les effets de leur négligence, ils savent que ces adultes, leurs aînés, seront les premiers à critiquer les actes de leurs députés, à désapprouver les décisions prises par un conseil municipal composé sans leur participation... après avoir négligé le premier de leurs devoirs, le seul qui leur aurait permis de s'exprimer. Les jeunes enragent enfin à la pensée que ces mêmes adultes, forts de leur expérience, se permettront plus tard de leur donner des conseils.

Pour la plupart, les jeunes de 18 à 20 ans ne connaissant pas encore la vie active et c'est en spectateurs qu'ils voient vivre cette société d'adultes à laquelle ils aspirent. En cette qualité,

ils sont mieux placés que ces derniers pour en déceler les défauts qu'ils rêvent de corriger. Ils brûlent d'entrer dans cette société pour pouvoir, enfin, avoir leur mot à dire, pour avoir un rôle actif. Ils n'ont pas oublié les innombrables occasions où ils durent s'effacer, malgré leurs arguments valables, devant l'autorité de leurs parents, ils n'ont pas oublié les brimades qui émaillèrent leur jeunesse, où ils durent contenir leur rancœur en songeant à ce jour où enfin, ils pourraient exprimer leur opinion sans qu'il se trouvât quelqu'un ayant le droit de leur imposer silence. Dans un débat, entre égaux, on échange des idées, des arguments, entre père et fils, lorsque l'aîné est à cours, le dernier argument c'est l'âge, le vécu : tu comprendras plus tard, j'ai raison parce que je suis le plus vieux !

Les parents ne voient pas grandir leurs enfants, même lorsque l'ado devient adulte, cette attitude perdure, le père reste le père, il faut souvent des années pour que le jeune devienne l'égal de l'aîné. Je connais cela, je l'ai vécu...

Dans certaines familles, même majeur, le jeune est sensé voter comme son père sous peine d'être considéré comme un traître ou un renégat, dans la mienne, tout le monde votait à droite, j'ai attendu des années avant de changer de bord pour mes idées, personne n'a compris...ni mon père, ni mon frère aîné...

Le jour de la liberté, pour les jeunes, c'est le jour de la majorité, c'est-à-dire le jour où leur est accordé le droit de vote. Pour eux, le droit de vote constitue une marque de confiance qui est loin de les laisser indifférents. A dater du jour de sa majorité, il se sent nanti d'une responsabilité et seules les responsabilités, toutefois pour quelqu'un qui se sent capable de les assumer, peuvent conférer à celui qui en est nanti, la véritable impression d'être un être humain à part entière.

Le droit de vote est aussi, pour beaucoup de jeunes, un acte sanctionnant le fait qu'ils s'intéressent à l'avenir de leur région en leur permettant d'abord, d'avoir une part active dans la nomination du conseil municipal et ensuite, de pouvoir le cas échéant, s'entretenir avec l'un ou l'autre des députés en place afin d'éclaircir certaines décisions obscures prise par la municipalité ou plus simplement pour obtenir des renseignements utiles sur tel ou tel problème touchant plus particulièrement la personnalité de chaque individu.

De nombreux hauts fonctionnaires, députés ou ministres, font mine de souhaiter le droit de vote à 18 ans. Ils veulent montrer par là qu'ils sont pour la jeunesse, fait qui ne peut que les rendre sympathiques à la population en lui montrant que le parti qu'ils dirigent n'est pas un cénacle de vieilles barbes qui se réunissent en secret pour régir les destinées des petites gens. Bien au contraire, cela leur donne l'apparence d'un mouvement jeune, ouvert à tous, dynamique, enthousiaste, efficace. Ils veulent montrer également qu'ils n'ont rien à redouter de l'opinion des jeunes. Enfin, ils mettent en avant cet argument valable : plus le nombre de votants sera élevé, plus le vote sera le reflet des aspirations de la population. Mais au fond d'eux-mêmes, ils souhaitent que cette réforme ne dépasse jamais le stade de projet. En effet, ils risqueraient fort de se voir submergés par ce flot d'enthousiasme. Flot ingouvernable, naturellement, aux réactions imprévisibles puisque, le vote étant à bulletin secret, nul ne peut savoir dans quelle direction seraient orientées les inévitables modifications du scrutin final.

Les jeunes sont souvent ardents, impétueux, généreux, ils se sentent gonflés d'une énergie excédentaire qu'ils sont prêts à dépenser pour une cause à défendre. Aussi sont-ils indignés par l'attitude de certains adultes vis-à-vis de leur devoir de citoyen. Ils ont été notamment déçus par les récents événements du Liechtenstein : ce petit état de 28 kilomètres de longueur est le dernier état d'Europe à interdire le vote aux femmes. Un beau jour, celles-ci ont pris conscience de cette grave lacune et sont parties en campagne pour la combler. Mais lorsqu'on leur a demandé les raisons de cette soudaine manifestation de mécontentement, elles ont

avoué qu'elles étaient plus poussées par un sentiment d'infériorité vis-à-vis des autres Européennes que par un réel sentiment civique.

Selon toute vraisemblance, il semblerait que pour plusieurs années encore, les jeunes de 18 à 21 ans devront attendre leur majorité pour voter. Beaucoup, bien sûr, l'attendront avec satisfaction, heureux de se sentir pour de longs mois encore à l'abri de cette corvée, pour certains de cette responsabilité mais d'autres, plus conscients, plus mûrs aussi, brûlent déjà du désir de défendre les intérêts de leur pays.

## 7- LA RELIGION, FORCE MOTRICE DE L'HOMME...

*« Il n'y a qu'une seule religion bien qu'on en connaisse cent versions différentes »*

Georges Bernard Shaw.

Quels qu'ils soient, les hommes ont toujours pensé que leur religion, celle dans laquelle ils ont été élevés, celle qui les a conditionnés d'une certaine manière, était la seule valable et que toutes les autres croyances n'étaient que superstitions et idolâtries. Forts de cette certitude, de nombreux fanatiques, qu'ils soient Bouddhistes, Catholiques ou Musulmans, caressèrent le rêve insensé d'uniformiser la pensée en instaurant leur foi partout où elle était ignorée. Dans leur aveuglement, beaucoup utilisèrent la violence, tels les Sarrazins en Europe au VIII<sup>ème</sup> siècle, tels les Conquistadors Espagnols au Nouveau Monde durant le XVI<sup>ème</sup>. Seuls les bouddhistes ont enseigné leurs convictions par le verbe et non pas par les armes, pour les répandre sur tout le continent Asiatique.

Mais aucun de ces fanatiques ne s'est jamais demandé s'il était réellement sur la bonne voie, si ce n'étaient pas ceux-là mêmes, qu'il tentait de rallier à ses convictions religieuses, qui détenaient la vérité. En effet comment un homme peut-il affirmer avec certitude que sa foi est la seule foi véritable et cela, avec une telle assurance qu'il croit servir son Dieu en imposant cette foi par la force chez les peuples voisins ?

Durant la guerre de cent ans, par exemple, Français et Anglais pensaient tous que Dieu était à leur côté !

Quoiqu'en pensent les adeptes des différentes religions, leur Dieu... n'est pas uniquement leur Dieu ! La croyance dont je parlais plus haut qui tend à faire croire à chaque homme que le Dieu qu'il vénère est le seul vrai Dieu, et qui existe dans toutes les religions du monde, n'est que le résultat d'une déformation de la religion originelle. Dès que l'homme fut en état de comprendre, on lui inculqua la notion de Créateur. Tout de suite, le Créateur, celui qui créa le monde pour en faire le royaume de l'homme, fut représenté par le Soleil. Pour l'homme primitif, cet astre avait un pouvoir indéniable car ce sont ses rayons qui font vivre la terre. En outre, c'était l'objet le plus puissant qui s'offrait à sa vue. Le soleil représenta donc le Créateur, le tout-puissant, l'être suprême que l'on devait adorer et remercier parce qu'il avait donné la vie. Cet entité reçut un nom : en Europe, Dieu, en orient, Allah, en Asie, Bouddha et au Mexique Quetzalcóatl. Toutes les religions commencèrent de cette façon, d'ailleurs, dans tous les pays du monde, on trouve l'effigie du Soleil gravée sur les parois rocheuses puis sur les temples. Il aurait été vraiment surprenant que la Religion originelle évolue partout de la même façon et dans la même langue !

Ainsi, aujourd'hui, il n'existe qu'un seul Dieu qui revêt une multitude de visages et de noms à travers le monde. Qu'il ait la physionomie, car il a bien fallu le représenter d'une manière concrète, qu'il ait la physionomie d'un Européen, d'un Asiatique ou d'un noir Africain, que

ses fidèles l'appellent Jésus-Christ, Bouddha ou Allah, il s'agit toujours du Créateur et dans le monde entier on lui assigne le même rôle : protéger les peuples et les astreindre à une ligne de conduite qui les empêche de commettre de trop graves folies. Dans la majorité des cas, lorsqu'un homme s'apprête à commettre une action répréhensible, il pense au châtement qui peut s'en suivre s'il est découvert. Il craint la justice des hommes mais s'il a une religion, il craint aussi celle de son Dieu et il hésite car elle est plus insidieuse : Dieu voit tout :

« *Dieu était dans la tombe et regardait Caïn* »

Victor Hugo.

Durant la révolution de 1789, Robespierre, Saint-Just et quelques autres révolutionnaires acharnés à la ruine de la monarchie, avaient supprimé l'enfer pour que les paysans qui constituaient leurs troupes de choc et qui étaient très superstitieux puissent commettre les pires actes de sauvagerie sans avoir à craindre la colère de Dieu. L'être suprême est tolérant. En effet, avec l'enfer, l'Eglise maintenait dans le droit chemin tous ceux qu'elle avait su convaincre du bien-fondé de la doctrine Catholique. Les criminels savaient que s'ils échappaient à la justice humaine, ils auraient à répondre de leurs actes lorsque surviendrait le jour du Jugement Dernier et qu'alors ils subiraient un châtement éternel. Ainsi, avec la suppression de l'enfer et par voie de conséquence celle du Jugement Dernier, les sans-culottes pouvaient s'en donner à cœur joie et donner libre cours à leurs instincts bestiaux qui resurgirent, enthousiastes, comme aux premiers siècles de l'obscurantisme. Libres de toute contrainte, les paysans s'adonnèrent au pillage, au viol, au massacre, heureux de secouer enfin le joug de la justice divine et avec l'assurance de rester impunis puisque, étant du côté des plus forts, ils étaient certains d'être à l'abri de la justice des hommes.

La religion vit le jour à l'aube de l'humanité : dès que l'homme fut suffisamment intelligent, elle lui apprit à distinguer le bien du mal. Dieu craignait la folie des hommes qu'il avait créés et il savait que cette folie deviendrait plus dangereuse pour son œuvre à mesure que celle-ci s'affirmerait sur le plan technique. Il savait que les propres réalisations de l'homme, flattant l'éternel rêve d'hégémonie qui naquit dans son esprit avec l'ambition, donc avec l'envie, et qui ne devait plus le quitter jusqu'à nos jours, constitueraient un pas de franchi vers son autodestruction. Dieu communiqua à cette œuvre qu'il voulait parfaite, un certain nombre de bons principes élémentaires : tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin, etc...pour l'élever dans une sagesse éternelle qui elle seule, était capable de le protéger contre elle-même. En outre, il confia à l'homme la mission de transmettre à ses descendants les premiers rudiments de cette doctrine originelle.

Très vite, les premiers hommes se groupèrent en tribus pour supporter plus facilement les rigueurs de l'époque insensée, hors de la mesure humaine, au cours de laquelle ils avaient vu le jour et en particulier, pour chasser et résister aux attaques des fauves. Aussitôt, ils éprouvèrent le besoin de se donner un chef, le plus fort d'entre eux et le plus méritant, qui tiendrait en mains les destinées de la tribu. Puis ils nommèrent un sorcier, qu'ils chargèrent d'une tâche délicate : invoquer le Dieu, qui au début était unique puisqu'il s'agissait du créateur, et le rendre favorable aux membres de la tribu. Nous pourrions assimiler ce sorcier aux prêtres des religions actuelles. Le sorcier représentait Dieu, sa parole devint donc, dans l'esprit de ces hommes primitifs, la parole même de Dieu et comme telle, sacrée, respectée d'une manière absolue. Il profita de cette influence gagnée sur les hommes dont il avait la charge pour leur inculquer les rudiments de la doctrine originelle dont je parlais plus haut. Tout d'abord, il leur apprit à ne point voler leurs frères, c'est-à-dire qu'ils devaient respecter les biens des autres membres de la tribu. Mais ils avaient le droit de voler dans les autres tribus...car cela enrichissait leur petite communauté. Puis les siècles passèrent, les tribus

s'agrandirent pour former de petites nations et les hommes prirent l'habitude de vivre exclusivement des ressources de leur peuple. Au sein de chacun de ces territoires qui commençaient à être vastes, les hommes étaient tous frères, puisqu'ils appartenaient à une même nation. Ainsi, ils oublièrent les vols de leurs ancêtres et le sorcier leur enseigna désormais qu'il ne fallait plus voler personne.

Dès lors, des hommes que l'on appela plus tard prophètes partirent sillonner le vaste monde pour communiquer cette religion à ceux qui l'ignoraient encore. Sur différents points de notre globe, des centres religieux se formèrent, des sanctuaires qui évoluèrent chacun de leur côté. De même que les langues, de même que les façons de vivre ou de manger, ces centres religieux évoluèrent différemment. Les détails de cette religion originelle varièrent. Ces différentes sous-religions reçurent chacune un nom et, au cours des millénaires, les adeptes de chacune d'entre elles oublièrent l'existence des autres. C'est ce qui explique que chaque religion ait sa légende, toujours fondée sur une base de réalité, et sa doctrine personnelle. Mais si on examine objectivement toutes ces doctrines, on leur trouve un lien de parenté indiscutable : leur base.

Les hommes sont vaniteux et, parmi les religions qui prospérèrent dans un monde qui devint civilisé, méprisent celles qui aujourd'hui encore, guident des hommes primitifs. Ainsi, ces religions qui, de par le nombre de leurs adeptes et la qualité de leur civilisation se jugent supérieures aux religions dites primitives semblent oublier leur passé et la comparaison avec ces dernières ne leur donne pas forcément l'avantage. Lorsqu'un Catholique met un genou en terre devant une statue représentant le Christ, il adore l'esprit représenté par cette image, mais lorsqu'un noir Africain ou un Papou se prosterne devant une grossière effigie de sa divinité, il n'adore, selon le Vatican, qu'un morceau de bois sculpté. Cette discrimination née d'une naïve mauvaise foi n'est pas étayée par la plus petite preuve, la plus petite présomption. Elle n'est que l'effet d'une arrogance injustifiée de la part du clergé Catholique vis-à-vis des religions primitives. Car en effet pour le Papou, la divinité sculptée sur son totem est l'entité qui lui apporte la pluie pour les cultures ou le gibier pour la chasse, c'est-à-dire une prospérité concrète. Ils ont un profond respect pour la nature, ils demandent pardon à un arbre qu'ils doivent couper pour fabriquer une pirogue nécessaire pour aller à la pêche.

James Churchward écrit dans « The lost continent of Mu »

*Quand l'homme primitif avait recours à un symbole, cela ne représentait pas pour lui l'objet qu'il voyait mais sa signification spirituelle. C'est en oubliant de faire une différence entre le symbole et ce qu'il représente que bien des auteurs et traducteurs nous ont transmis des interprétations erronées et bien souvent, en matière religieuse, ont fait passer pour de l'idolâtrie ce qui était en fait une profonde vénération et un culte de la divinité. »*

Ainsi, rien ne permet au clergé Catholique d'employer le mot idolâtrie en parlant des religions primitives et cela non seulement parce que les origines du Catholicisme et celles des soi-disant idolâtries sont communes, mais aussi parce qu'étant encore dans leur état primitif, les noirs Africains ou les Papous sont peut-être plus proches que les Catholiques de la religion originelle de l'homme.

## 8- LA RELIGION, FORCE MOTRICE DE L'HOMME...(suite)

Dans la première partie de cet essai, j'explicitais quelques raisons qui tendent à mettre deux choses en valeur : d'une part, toutes les religions du monde visent, sans le savoir, à la vénération d'un seul et unique Dieu : le créateur, d'autre part, et en vertu de cette affirmation, les grandes religions, celles qui ont charge de millions d'âmes, n'ont pas le droit de considérer les religions primitives des sauvages habitant les régions les plus mal connues de la planète, comme des idolâtries. En effet, toutes les religions ont la même origine, mieux, il n'y a qu'une seule religion.

Ainsi, tous les hommes adorent, sous des noms différents et sans qu'il soit possible de leur faire comprendre, un seul et unique Dieu : le créateur. Les rites modernes de la religion Catholique, ne sont que des descendants évolués des pratiques barbares qui étaient naturelles aux premiers hommes et qui nous font frémir. J'établissais justement, à ce propos, un parallèle entre les rites actuels des religions primitives et les rites qui étaient ceux des premiers Catholiques.

L'exposition coloniale de 1931 raviva le goût à l'exotisme et l'attrance pour les pays lointains dont la nostalgie sommeille au fond de tout être civilisé. On parla beaucoup des religions précolombiennes en Amérique Latine et notamment des sacrifices humains des Aztèques de Mexico et de Teotihuacan. Mais les Catholiques horrifiés par ces rites barbares semblèrent oublier qu'à l'époque où ils étaient aussi primitifs que ces sauvages habitants de l'empire Aztèque, le prophète Abraham faillit égorger son propre fils sur un bûcher ! Bien sûr, ce sacrifice lui avait été ordonné par son Dieu qui voulait le mettre à l'épreuve et qui arrêta son geste au dernier moment mais les holocaustes Aztèques n'étaient-ils pas perpétrés dans le même but ? En fait les Aztèques pensaient qu'il fallait abreuver leur Dieu avec du sang humain. La représentation du Dieu Soleil est un visage de démon tirant la langue...

Les noirs d'Afrique équatoriale sont certainement les primitifs les plus mal jugés par les Catholiques et le principal grief sur lequel ces derniers basent leurs critiques est sans aucun doute le fait qu'ils adorent plusieurs dieux. Mais finalement, tous ces dieux ne sont qu'une multitude d'incarnations du Dieu Catholique. A l'origine, l'homme n'avait qu'une seule divinité, puis au cours des siècles il étendit cette vision des choses aux besoins de tous les jours : désormais, le dieu Soleil faisait pousser les récoltes, le dieu Pluie les arrosait, le dieu Tonnerre était l'entité redoutable à qui il fallait offrir des présents et des sacrifices pour le rendre clément, etc... Le soleil était toujours le symbole du créateur, les autres dieux n'étant que ses attributs. Bénéfique ou maléfique, chaque attribut de la divinité apportait quelque chose et, fruits de la crainte ou du remerciement, recevait des offrandes en échange.

Dans la religion Catholique, il n'y a qu'un seul Dieu mais il a autour de lui une multitude de Saints qui ont chacun une fonction de Saint Protecteur : Saint Christophe est le patron des voyageurs, Sainte Cécile est la patronne des musiciens, Saint Antoine de Padoue est le patron des bergers, Saint Eloi est le patron des orfèvres, Saint Hubert, celui des chasseurs, Saint

Pierre, celui des pêcheurs et Saint Nicolas, celui des marins, etc...chaque prénom est protégé par son saint patron. Dans l'espoir de recevoir un bienfait, ou après l'avoir reçu, on porte un cierge en remerciement au bienfaiteur. Quelle différence avec les peuples primitifs ou avec les anciens Egyptiens qui adoraient plusieurs Dieux ?

Dans les deux cas et encore plus chez les primitifs, puisqu'il est accru par la crainte et la crédulité, nous remarquons un respect démesuré de la divinité. Dans toutes les religions du monde, nous sommes frappés par le caractère sacré des cérémonies rituelles.

Malheureusement, après être née pure, la religion originelle dégénéra et les grandes idées du départ furent souillées par des pratiques et des croyances étrangères qui vinrent se greffer à la doctrine de ce culte ancestral. Les prêtres aussi, conscients de leur pouvoir sur le peuple en profitèrent pour s'enrichir et parfois prendre les rênes d'un gouvernement comme chez les Egyptiens par exemple.

James Churchward nous dit à ce sujet :

*« La première religion de l'homme était un culte simple et pur de la Dété. Les extravagances qui s'y insinuèrent plus tard et la défigurèrent furent le résultat de l'inévitable dégradation que la prêtrise infligea aux grandes idées dont elle avait la charge »*

Les Catholiques, comme les Musulmans et d'autres, fermement convaincus que leur foi était la seule vraie foi, tentèrent de l'imposer au reste du monde. Les Musulmans furent arrêtés dans leur conquête en Europe par Charles Martel à Poitiers en 732, mais les Catholiques enseignent encore aujourd'hui, leur religion à tous ceux qui ont une chance de se laisser convaincre et surtout, bien entendu, chez les primitifs d'Afrique et d'Amazonie. Ils apportent leur doctrine en piétinant, bien souvent, les statues et les croyances pourtant respectables en tant que telles, puisque religion, de ces malheureux désemparés.

Retenons, à titre d'exemple, le cas de l'évêque Landa, ce conquistador qui débarqua au Nouveau Monde avec Hernan Cortès en 1519 et dont la fureur iconoclaste nous priva de nombreux documents inestimables sur l'histoire des Aztèques. Ce Catholique trop zélé brûla des milliers de livres et 27 grands manuscrits (les Codex) qui certainement étaient plus que millénaires. En outre, il détruisit 5000 statues et 197 vases sous le prétexte qu'ils représentaient des sacrifices humains.

Les missionnaires actuels ne se laissent certes pas aller à de telles extrémités, du moins espérons-le, mais il n'en reste pas moins vrai que leur action constitue une violation du libre arbitre et de la pensée humaine. Je ne doute pas que ces missionnaires aient de bonnes intentions, je sais qu'ils sont persuadés du bien-fondé de leur idéal, mais respectent-ils l'opinion des peuples qu'ils évangélisent ? Leur attitude, quoique pacifique, ne rappelle-t-elle pas à celle des conquérants Maures du XVIIIème siècle ?

Ces primitifs vivent depuis des siècles dans des croyances simples et naïves et n'ont aucune envie d'en changer, pourquoi leur imposer une doctrine qu'ils ne comprennent pas ? Nous avons connu leur état, il y a très longtemps et nous avons évolué, laissons-les suivre le même chemin ! Un changement brutal leur est souvent néfaste et c'est ce qui explique le massacre des missionnaires par certaines tribus.

Nous pourrions poursuivre ce parallèle édifiant encore fort longtemps et découvrir d'autres analogies entre les rites actuels des religions primitives et ceux qui régissaient le Catholicisme Aux premiers siècles de notre ère.

Remarquons seulement que, si le Catholicisme se permet de dédaigner les religions primitives, c'est parce que ses adeptes sont en majeure partie civilisés et que leur nombre (650 millions) lui donne l'assurance d'être suivi. Mais il suffit de jeter un regard dans notre lointain XVème siècle, pour y trouver des actes dont il n'a pas à être fier : examinons par exemple les

agissements de l'inquisition en Espagne : la Santa Casa, qui pour des motifs souvent bénins, comme une parole malheureuse à l'encontre de l'Eglise, faisait subir au coupable, fût-il Grand d'Espagne, des tortures inimaginables pour ensuite, lui accorder la pénitence en le faisant brûler sur un bûcher. Notons que le caractère incorruptible des juges inquisiteurs du Saint Office servait souvent de couverture à leur cupidité qui était largement satisfaite par la confiscation des biens du supplicié. Personne n'a oublié la chute des chevaliers du temple persécutés par le Roi Philippe le Bel et la mort de leur Grand Maître, Jacques de Mollay sur le bûcher en 1321. Les Templiers étaient trop riches et trop puissants : un état dans l'état ! Le Roi de France ne pouvait pas tolérer cela, il s'en est débarrassé et du même coup a regarni les caisses de l'état.

En France, à cette époque, le Clergé Catholique utilisait la crédulité des gens pour s'enrichir : bien qu'ayant fait vœu de pauvreté, il incitait les riches seigneurs à lui léguer tous leurs biens à leur mort pour gagner le paradis, cela bien sûr, au détriment des héritiers légitimes !

Remarquons notamment la richesse colossale de l'abbaye de Cluny qui, étant la plus importante de France, recevait chaque année un tribut payé par toutes les autres. Chaque abbaye, envoyait un convoi chargé de coffres rebondis qui allaient s'entasser dans le fabuleux trésor de Cluny, lequel fit vivre l'Eglise pendant des siècles.

De nos jours, le Pape s'efforce de cacher cette richesse, nul profane, nul étranger au siège de la Chrétienté n'est jamais entré au Vatican. Bien sûr cette richesse est une richesse traditionnelle, elle entretient le Vatican et la splendeur de l'Eglise, mais l'on ne peut s'empêcher de penser qu'elle a de grandes possibilités, notamment pour aider les peuples déshérités, finalement, principal but de la doctrine Catholique.

Ce sont ces points litigieux, ces erreurs venant, comme autant de taches, ternir le blason de l'Eglise, qui font que les chrétiens piétinent peu à peu la rigueur des principes ancestraux. Sournement, le négligé s'insinue parmi les rites sacrés. Devant cette tendance générale, le Vatican se voit forcé de lâcher un peu de mou, d'accorder certaines licences à ses adeptes de peur de se voir submergé par ce flot impétueux des mécontents. Il a compris un fait évident : pour que la religion Catholique survive, il importe qu'elle se modernise. Mais les innovations actuelles ne sont que des innovations de détail et ne présentent aucun intérêt réel. Jusqu'ici, cette religion ne s'est imposée qu'en exploitant la crédulité des gens. Encore aujourd'hui, les prêtres prêchent de la même manière qu'ils racontent l'évangile à des enfants de six ans. Ils ne considèrent pas les fidèles comme des êtres venus participer à une réunion hebdomadaire. Les services ne sont préparés que par habitude, on n'y sent vibrer aucune ardeur, le ton est morne, les paroles banales. Pour eux, le sermon est un rite qui occupe une place bien déterminée dans le cours de la messe et c'est tout ! L'office suit un plan immuable, les fidèles s'y rendent par habitude, comme ils prennent leur repas. Depuis des générations les Chrétiens apprennent à leurs enfants à aller à la messe et ces derniers y vont parce que c'est leur devoir. Ils appartiennent à une religion et pour eux, la messe constitue la seule action positive qui sanctionne cet état.

Contrairement aux adeptes de beaucoup d'autres religions du monde, ils n'ont pas, ils n'ont plus, pour la plupart, le sentiment d'une entrevue entre eux et le Dieu qu'ils viennent adorer. L'Eglise a déjà fait un grand pas en supprimant le latin, cette mesure permet aux gens de comprendre ce qu'ils entendent et récitent.

Peut-on imaginer que le Coran, le livre d'heures des Musulmans Turcs est rédigé en arabe et donc impossible à consulter par les fidèles ?

Le jour où les prêtres auront pris conscience d'une communication entre eux et leurs ouailles, d'une action positive, supérieure au simple fait d'accomplir un rite hebdomadaire, et où les fidèles en question viendront autrement que par habitude, l'Eglise pourra établir des projets d'avenir... Car sa survie sera assurée.

## 9- LA RATIERE DU XXEME SIECLE

Que n'a-t-on pas dit sur la vie trépidante des villes, sur l'atmosphère enfiévrée, tumultueuse du Paris d'aujourd'hui ? Que n'a-t-on pas dit pour ridiculiser ces millions de fourmis, ces petits êtres qui grouillent dans les stations de métro, qui se bousculent sur les trottoirs ou qui s'agitent à leurs volants aux heures de pointe ?

Jules Verne en avait parlé en son temps, il avait imaginé Paris au XXIème siècle avec une vision surprenante de la réalité du futur.

On avait raison, bien sûr, mais on s'est surtout occupé de ce qui, après tout, ne constitue qu'une façade du véritable fléau dont, inconsciemment, nous subissons les effets. Examinons plutôt l'influence de cette vie sur le psychisme des individus : pendant onze mois, l'homme est soumis à un réseau de contraintes perpétuelles qui l'emprisonnent dans une atmosphère de bruits (klaxons de voitures, vacarmes de travaux publics, sifflets de gendarmes etc...), de mouvements, de promiscuité (dans les bus), d'énervement, de déceptions (lorsqu'il rate le bus) de rage même (lorsqu'il l'attend sous la pluie). Ses horaires sont très rigoureux, calculés à la minute. Chaque matin, la sonnerie stridente de son réveille-matin le tire d'un sommeil souvent court et agité. Son petit déjeuner, sa toilette ne lui prennent qu'un instant. Il bondit vers sa voiture et commence alors le calvaire quotidien d'une circulation difficile, dominé, souvent, par la crainte d'arriver en retard. Si notre homme n'a pas la chance de posséder son véhicule personnel, il devra se soumettre aux horaires irréguliers d'une compagnie de transports en commun. Mais quelques soient les circonstances qui servent de toile de fond à ce réveil mouvementé, le sentiment dominant de l'individu est toujours un énervement excessif.

A midi, même trajet, mêmes conditions, même frénésie, en sens inverse. Il dispose de trente minutes pour déjeuner et repart. Le soir ? C'est en quelque sorte l'apothéose de la journée. Lorsqu'il arrive enfin chez lui, dans un état d'esprit que chacun connaît, c'est pour passer la soirée devant la télévision à trembler pour le héros d'un film à émotions ou à s'énervé en écoutant les fadaises débitées maladroitement par l'un de ses semblables qui a eu la chance d'accéder à l'antenne et dont il ne partage pas les opinions.

A noter que cette vie commence de bonne heure, les écoliers et les étudiants prennent très tôt le rythme infernal du bus, de la course à l'horaire et de la frénésie.

Pendant onze mois, la vie de l'homme est dirigée par un cycle enclenché chaque matin par la sonnerie du réveil. Ce cycle laisse sur son cerveau des traces indélébiles qui récréent, pendant ses vacances, une partie des contraintes dont l'accumulation régit si sévèrement sa vie durant le reste de l'année. Un homme ne perd pas facilement les habitudes qu'il a dû prendre pour respecter les exigences de son travail. Malgré sa volonté de faire grasse matinée, il se réveille à sept heures, sans même s'en apercevoir, il mange à heures fixes et aussi rapidement que pendant les périodes de travail. Il sera mal à l'aise et contrarié si la baignade matinale retarde l'heure du repas de midi même si c'est lui qui a demandé à sa compagne de rester sur la plage

en sa compagnie. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il entreprenne, ses activités seront empreintes de cette rigueur, de cette régularité qui appartiennent à cette vie qu'il a officiellement laissée sur son lieu de travail et qu'il cherche à oublier pour un temps.

S'il veut faire une excursion en car, il devra respecter les horaires de l'agence, il devra s'accommoder des arrêts prévus sur un itinéraire dont il sera forcé d'accepter le choix. Mais en plus des contraintes contre lesquelles il ne peut rien, il va s'en imposer d'autres, gratuites. D'abord, son excursion, il va la faire Dimanche alors qu'il a toute la semaine pour cela et que les sites touristiques seront bien plus fréquentés ce jour-là.

Inconsciemment, il adopte un emploi du temps et se fâchera contre celui qui s'avisera de lui en faire changer. Il s'imposera d'écrire à ceux qu'il a laissés, il appellera cela corvée sans se rendre compte qu'il peut facilement supprimer cette contrainte inutile. Mais il ne peut éviter ces regards en arrière, le spectre de cette vie dont il se plaint si amèrement le poursuit et, tout au long de ce mois de congés pourtant bien gagné, il pense à son départ, il organise son retour vers le baignoire. Naturellement, si l'un de ses proches tente de lui faire prendre conscience de cette routine dont il est empreint, et dont il ne peut pas se départir il niera l'évidence ou la véracité des exemples que cet ami lui fera considérer. Et ne sachant quelle contenance prendre vis-à-vis de celui qu'il regardera comme un juge s'étant arrogé le droit non pas de faire son procès, mais seulement de lui faire une remarque amicale ou ironique, il se fâchera, invariablement. Il s'efforcera de se convaincre que c'est lui qui a raison dans cette querelle et il considérera que son ami outrepassa les droits que la sollicitude de l'amitié pouvait lui conférer. Ce n'est donc pas non plus de sa propre initiative qu'il pourra se départir de cette attitude.

Le lecteur l'aura compris, c'est du vécu, je parle de mon père, il était complètement obsédé par son travail, il faut dire que dans sa vie, qui n'a pas été facile, il n'a pas connu grand-chose d'autre que son moyen de subsistance.

Je crois pourtant qu'il existe un moyen de secouer cette gangue d'habitudes et de routine qui nous encroûte et qui gâche nos vacances. Pour cela, il est nécessaire de faire peau neuve, de partir en vacances sans laisser d'adresse, sans idée précise, à la façon des explorateurs du temps passé. Plutôt que de réserver trois mois à l'avance un meublé dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il nous donnera toute satisfaction, c'est en tout cas écrit sur le prospectus, il est préférable de partir sans trop présumer de notre destination possible et de ne s'arrêter que lorsque nous estimons avoir trouvé l'oasis qui correspond exactement à nos goûts et à nos aspirations. De toute façon, le meublé auquel nous avons primitivement pensé ne nous aurait offert qu'une pâle copie de cette manière de vivre que nous prétendons fuir.

A quoi bon écrire ? Il n'est, à mon sens pas de vraies vacances sans véritable évasion. Et cette évasion sera impossible à trouver si nous conservons un lien avec notre vie habituelle. En gardant un contact avec ceux que nous avons laissés, nous gardons, du même coup, un contact avec ces soucis dont nous tentons de nous distraire. En rentrant, nous aurons tout loisir de raconter nos aventures. Nos amis seront heureux de partager avec nous ces souvenirs d'une période privilégiée et nous, nous prolongerons ainsi le bonheur que nous avons laissé là-bas. Point n'est besoin d'horloge ! Il nous faut vivre libres, en communion parfaite avec la nature, dormir quand nous avons sommeil, manger quand nous avons faim, sans avoir à nous préoccuper de ce qui se fait chez les autres ni des habitudes ancestrales qui appartiennent à cette vie que nous avons totalement oubliée, pour un temps...

Dès cet instant, il existe deux êtres en nous : le travailleur subit les contraintes sans pessimisme en gagnant de l'argent pour les vacances de l'homme libre !

Naturellement, ce genre de vie ne peut convenir à tout le monde. Le camping sauvage, c'est à cela que je pensais, est une pratique, un sport même qui demande certaines qualités physiques et mentales difficiles à acquérir à partir d'un certain âge. En outre, beaucoup de gens ont

besoin de sécurité, le Français moyen ne s'embarque pas sans avoir un point de chute solide à l'arrivée. Certaines catégories de travailleurs, les fonctionnaires, par exemple, sont tellement obnubilés par leur règlement qu'il leur est impossible de s'en départir dans leur vie privée. On peut les comprendre, d'ailleurs dans une certaine mesure, car le règlement leur procure la sécurité de l'être commandé. Plus les instructions données sont précises, plus elles sont détaillées et moins les fonctionnaires ont à se demander ce qu'ils ont à faire. La procédure leur enlève toute initiative, toute responsabilité. Le règlement fait du fonctionnaire un homme tranquille !!! Si par hasard survient un événement imprévu... On appelle le chef !

On arrive parfois à des aberrations : dans une administration, l'employé préposé au chauffage appliquait une procédure, pendant dix ans il faisait tous les jours les mêmes gestes en suivant une fiche type. Mais le circuit avait été modifié : il ouvrait tous les matins une vanne qu'il fermait tous les soirs, il ne s'était pas aperçu que la tuyauterie sur laquelle se trouvait cette vanne était coupée aux deux extrémités. Il n'est certes pas là pour se poser des questions !

Comment s'étonner si, après cinquante ans d'une carrière sans histoire dans l'administration, le fonctionnaire applique, inconsciemment, son règlement dont il connaît les moindres détails ? Il en résulte chez lui, ce que l'on appelle la déformation professionnelle et ses moindres gestes sont emprunts de la rigueur, de l'exactitude, de la ponctualité auxquelles il est habitué. En un mot, cela s'appelle l'efficacité... mais aussi la routine.

Pour ceux-là bien sûr, la ratière du XXème siècle sera toujours une chose dont ils ignoreront l'existence mais dont ils seront des exemples caractéristiques.

Naturellement, je ne me reconnais pas le droit de condamner leur manière de vivre : j'estime que chacun doit être libre d'organiser sa vie selon ses désirs même si parfois, je désapprouve le principe, notamment dans le cas où l'intéressé impose cette manière de vivre à toute sa famille.

Je connais beaucoup de gens qui aiment à s'imposer un emploi du temps : ainsi, ils n'ont pas à faire preuve d'esprit d'initiative, ils suivent leurs propres instructions, ils jouent le rôle qu'ils se sont eux-mêmes assigné. Mais si je ne les blâme pas, je peux les plaindre, même s'ils se croient heureux ainsi. Ils n'ont aucun but à atteindre, aucune ambition à satisfaire, ils suivent une ligne de conduite dont ils ont eux-mêmes arrêtés les termes et n'osent pas s'en écarter, de peur de faire un faux pas.

Ils ne sont que des instruments entre leurs propres mains !!!

Ainsi, ils se croient heureux, ils le sont peut-être parce qu'ils ne connaissent que leur manière de vivre. Mais si quelqu'un parvenait à les faire sortir d'eux-mêmes, ils découvriraient des horizons nouveaux et comprendraient, pour en être sortis, l'existence de la ratière du XXème siècle...

## 10- INFLUENCE DE LA RELIGION SUR LES CIVILISATIONS

Je crois que la réputation d'ambition de la religion n'est plus à faire. Dans un précédent essai : la religion, force motrice de l'homme, j'ai déjà apporté quelques éléments bien faits pour le prouver : la dictature exercée par la Sainte Inquisition en Espagne, au XVIème siècle, la conduite scandaleuse des prélats au Moyen Age et je ne parle pas des Borgia, ces papes Italiens qui se livraient à la bonne chère et à la luxure après avoir fait officiellement vœu de chasteté etc... Je poursuivrai donc ma thèse en consultant un passé encore plus lointain.

Auparavant, examinons quelques vérités premières. Il n'est pas nécessaire de remonter bien loin dans le temps pour s'apercevoir que la religion n'a jamais aimé les érudits ... parmi ses adeptes. Il suffit d'assister, par exemple, à un office Catholique : le sermon paraît préparé pour des enfants de six ans. En fait, le clergé a remarqué, il y a des millénaires, que le meilleur moyen de régner est de maintenir les peuples dans l'ignorance. La religion se réserva donc le privilège de l'instruction qui, en augmentant le fossé d'ignorance qui la séparait des gens qu'elle s'efforçait de convaincre du bien-fondé des principes que ses prêtres enseignaient, affermissait son prestige. En effet, il n'est pas utile de produire des preuves ou d'user d'arguments valables pour convaincre un ignorant : il suffit d'affirmer ce qu'on lui dit être vrai avec assez de fermeté, assez d'assurance, il croit celui qui lui en impose. Mais dès que l'homme possède un certain niveau d'instruction, il a besoin de connaître le pourquoi des choses... et il pose des questions.

Pendant très longtemps, le Clergé a utilisé le latin et des millions de fidèles abrutis pas ces belles paroles ont répété en chœur des mots qu'ils ne comprenaient pas.

Or, quelle est la cause des guerres de religion ?...

Le Clergé Catholique interdisait à ses adeptes de lire la Bible car ce qu'ils y auraient trouvé les aurait éclairés sur la foi véritable de ceux qui les exploitaient. La Bible aurait montré à ces naïfs Chrétiens que les agissements des prélats de l'époque n'étaient en rien conformes aux divins principes dictés jadis par le Christ. Les Protestants eux, lisaient la Bible : d'où ce conflit entre ces deux sectes.

Le Clergé de Rome prêche encore aujourd'hui des règles de conduites sacrées, puisqu'émanant du Christ, pourtant il est bien certain qu'aucun de ses adeptes (il en compte aujourd'hui 650 millions) ne lira la Bible, ou tout au moins pas dans son intégralité. Encore le ferait-il qu'il serait bien en peine de pénétrer le sens ésotérique soigneusement dissimulé derrière certains tableaux bibliques classiques. Dans la Bible tout est raconté sous forme de paraboles, ce n'est évidemment pas accessible à tout le monde. Sinon, les textes sacrés les plongeraient, eux aussi, dans la stupeur et dans le doute. En effet, on peut y lire cette révélation incroyable : Dieu autorise la polygamie, pratique formellement condamnée par l'Eglise et portant universellement répandue partout aux premiers siècles de l'humanité. Et s'il creuse un peu, le lecteur averti découvrira avec stupéfaction que les bases, les fondements même du Catholicisme ne semblent plus toujours très sûrs de leur authenticité !

Jusqu'au principe générique de cette religion : l'unicité de Dieu, qui ne paraît plus indubitable. En effet, le mot hébreu que l'on traduit par Dieu est un pluriel. Rien d'étonnant alors à ce que certains passages soient occultés.

D'autres que le Clergé, des écrivains laïques, ont découvert cette vérité première : Guy Tarade, dans un ouvrage sanctionnant ses recherches sur les civilisations d'outre-espace, fait partie de ceux-là : En Inde, l'empereur Asoka, qui s'était aperçu du mal qui peut être causé par l'usage méchant de l'intelligence, décida, en commun accord avec huit sages initiés, de maintenir le peuple dans l'ignorance. En 273 avant Jésus Christ, ces huit initiés et leur souverain, qui furent semble-t-il, à l'origine de la légende des neuf supérieurs inconnus, réunirent toutes les connaissances de l'époque en neuf livres qu'ils cachèrent soigneusement, puis occultèrent la connaissance. Certains écrits anciens prétendent que cette science échoua, après bien des détours, dans l'immense bibliothèque du Vatican où elle fut, là aussi, jalousement gardée. Bien sûr, ce n'est pas une certitude mais les quelques 600.000 manuscrits inédits dont beaucoup sont plusieurs fois millénaires, et les millions de textes imprimés occultés par le Vatican (ils sont protégés par des systèmes d'alarme ultrasophistiqués et accessibles aux seuls initiés) seraient sans doute capables de lever bien des voiles sur les mystères qui entourent l'apparition de l'homme sur la terre. En définitive, il résulte de tout cela que la connaissance est le mortel ennemi de la Religion !

Or cette connaissance est justement la substantifique moelle du progrès : la conclusion s'impose d'elle-même : la Religion retarde le progrès !

Examinons à présent la tradition Egyptienne : Will Durant, dans sa remarquable histoire des civilisations, retranscrit le texte de tablettes d'argile trouvées dans une bibliothèque réunie il y a 4000 ans. On peut y lire la description d'une cérémonie religieuse qui ne nous est pas totalement inconnue : vers la fin de Décembre, les Egyptiens fêtaient la naissance de leur Dieu. Il s'agissait du Dieu soleil mais il était né dans une étable et sa mère l'avait conçu miraculeusement...

A Babylone, on a trouvé le récit de la création du monde : selon cette tradition, le monde a été fait par Dieu en 7 jours. Quelle ressemblance avec l'iconographie Catholique ! Dieu prit de l'argile pour façonner l'homme, plusieurs siècles plus tard, mécontent de son œuvre, devant la cupidité des hommes, il décida de la détruire par l'eau, et il inonda la planète. Mais le Dieu de la sagesse, attristé par le spectacle de tous ces êtres qui se noyaient, sauva un couple qui survécut et recréa la race. C'est à peu de choses près, l'histoire de l'arche de Noé. On trouve aussi, clairement exposés sur 10 tablettes différentes, les 10 commandements de Dieu.

Partout, nous retrouvons dans les grandes lignes, les plus anciens principes de la religion Catholique. Lorsque l'on sait que la Bible a été écrite par les apôtres du Christ à partir de l'an zéro, on est bien forcé de penser que ces ressemblances extraordinaires ne peuvent pas être totalement fortuites.

Dès lors, se présente à nous une nouvelle manière de voir la Bible : il nous est impossible de prendre dès l'abord, chacune des saintes paroles pour argent comptant. Ignorant les traditions Egyptienne et Babylonienne, nous ne nous serions pas posé de question et c'est évidemment pour cette raison que l'Eglise n'aime pas les érudits. Que penser d'une religion qui, pour conserver ses adeptes, c'est-à-dire pour survivre, est obligée de leur mentir ?

Pour en finir, il est bon de savoir qui consuma la ruine de l'Egypte antique et c'est encore à Will & Ariel Durant que j'emprunte cette histoire édifiante. Chez tous les peuples primitifs, la religion tient une place prépondérante, les Egyptiens adoraient plus de 16.000 Dieux : les animaux, les végétaux, les phénomènes naturels, chaque étoile était un dieu. Tous ces dieux se fondirent en un seul et les Egyptiens n'adorèrent plus que le Dieu Soleil. En Egypte, les membres du Clergé, les prêtres, jouaient un rôle très important dans la société, ils bénéficiaient d'un statut de premier ordre, presque à l'égal du Pharaon, ils représentaient dieu

sur la terre. Ils percevaient des offrandes au nom de leur Dieu et leur fortune croissait. Lorsque le Pharaon remportait une victoire militaire, la moitié du butin conquis sur l'adversaire était pour les prêtres. En outre, tous les sujets de l'empire achetaient leur place au paradis, comme cela se fera plus tard aux temps féodaux en Europe. Le prix de la redevance était fonction du nombre d'erreurs commises durant la vie de l'intéressé. On imagine aisément Les richesses colossales amassées par le clergé. D'autant plus, et c'est un point en sa faveur, qu'il ne les utilisait pas à des fins personnelles. Ses membres vivaient dans des temples construits par le Pharaon qui subvenait aussi à leurs besoins. Tout l'or dépensé était donc exclusivement réservé aux offices religieux. Si bien que cette fortune, accumulée au cours des millénaires (le règne de l'Égypte dura plus de 6.000 ans) arriva à dépasser celle du Pharaon qui pourtant était telle, que les Egyptologues, en traduisant les textes des tablettes d'argile, avaient de la peine à croire les chiffres et les récits qu'ils y trouvaient gravés. Cette fortune permit au Clergé de prendre le pouvoir.

Installé sur le trône, il ne se préoccupa naturellement que de religion et laissa les envahisseurs Contenus par le Pharaon depuis tant d'années s'approprier les richesses de l'empire. Les habitants de cet empire, asservis par le Clergé, n'opposèrent qu'une faible résistance. Amollis par les règles draconiennes régissant leur art, les artistes et notamment les sculpteurs consommèrent leur décadence et bientôt, il n'y eut plus, à proprement parler, de véritable race Égyptienne. Ainsi, en quelques années, la religion ruina un règne de plus de 6.000 ans. En conclusion, on peut établir une règle générale sur l'évolution des civilisations : au commencement, les hommes adorent ce qui leur fait peur : tonnerre, inondations, épidémies, animaux sauvages, etc... Puis la religion s'affermir, qui endigue les instincts bestiaux en imposant des règles de conduites très sévères. D'une façon générale, la religion est un facteur de stagnation, elle maintient le peuple dans l'ignorance, empêchant le développement des idées pour donner plus de valeur à son influence. Mais bientôt, le contrôle qu'elle exerce sur les arts et sur la morale, se heurte à l'essor intellectuel qui la considère alors comme un obstacle intolérable. Will Durant écrit à ce sujet :

*« L'histoire intellectuelle se ramène à un conflit entre la science et la religion. »*

L'homme se détache de la religion et, ne croyant plus en rien, se trouve désemparé. Tandis que la société disparaît, une nouvelle doctrine voit le jour parmi les hommes redevenus quasiment primitifs, qui après des siècles de stagnation façonne une civilisation nouvelle...

## 11- L'AVENIR DE L'HOMME.

Tout futur est une source d'appréhension, car l'homme est ainsi fait, qu'il n'a jamais confiance en lui. S'il est pauvre, il se demande s'il pourra assurer sa subsistance du lendemain, s'il est riche, il se sent harcelé par les jaloux qui guettent sa position. L'avenir de l'homme est une cause d'angoisse car aujourd'hui plus que jamais, il constitue un énorme point d'interrogation, une énigme telle que chacun se sent concerné.

Cet avenir, notre avenir est aussi un futur plein de promesses qui passionne et inquiète, non plus seulement les philosophes et les chercheurs mais aussi, aujourd'hui, l'homme de la rue. Notre civilisation est parvenue à un degré de possibilités techniques tel, qu'elle dépasse l'entendement du commun des mortels. Les facultés d'assimilation des individus appartenant à cette catégorie d'humains évoluent plus lentement que la furieuse avancée du progrès. Ainsi, Le populaire est promptement dépassé et il ne tarde pas à craindre le fabuleux pouvoir de l'homme. N'attribue-t-il pas la mutation des saisons aux engins balistiques qui évoluent à l'intérieur de notre atmosphère ? Il tremble devant l'accumulation par les grands (U.S.A et U.R.S.S.) de la terrifiante force nucléaire et pense avec effroi au film : Docteur Follamour dans lequel cette force, tombée en des mains irresponsables détruisait notre globe ! En bref, il redoute l'avenir préparé pour nous par les savants atomistes. Pourtant, le prodigieux pouvoir de la science n'est pas sans posséder de gros avantages, notamment en médecine où il est parvenu, depuis le début du siècle, à prolonger la vie de l'homme de plusieurs dizaines d'années.

Voyons où nous mène cette intéressante perspective. On a réalisé récemment, avec succès, des greffes du cœur et du poumon. Cette pratique n'en est aujourd'hui qu'à ses premiers balbutiements mais, dans un avenir relativement proche, ces balbutiements pourraient bien se changer en maîtrise confirmée. Le principal obstacle, sera, bien sûr la découverte du donneur mais on est en droit d'espérer la réalisation de cœurs artificiels comme cela se fait déjà pour d'autres organes tels que le rein. Dès cet instant, ayant franchi les dernières limites de ses possibilités actuelles, l'homme est maître de lui-même, il tient sa vie entre ses mains. Lorsqu'un organe est défaillant, il lui suffit de le remplacer par un autre fonctionnant aussi bien que l'original en bonne santé et qui plus est, inusable puisque constitué de matières synthétiques indestructibles par les tissus humains. Ainsi, l'homme se régénèrera éternellement en remplaçant ses organes usés comme on change aujourd'hui une mauvaise dent. Cela peut paraître incroyable en 1971 mais lorsque la science aura conquis durablement ce pouvoir, elle aura du même coup vaincu la mort.

Mais alors, que deviendra la population mondiale ? Certains pays sont déjà désemparés devant l'essor démographique, qu'arrivera-t-il si, en plus de l'accroissement naturel de la natalité, ils doivent encore supporter la suppression de la mortalité ?

Le Commandant Cousteau a dit que la population mondiale a triplé durant le cours de sa vie. En 1960, elle était de 3 milliards d'habitants, dans 30 ans au plus tard, ce chiffre sera atteint par la Chine et l'Inde réunies, les deux pays les plus peuplés de la planète.

Nous serons alors plus de 6 milliards d'Habitants sur la terre.

Ne va-t-on pas vers l'asphyxie ? La surface habitable n'est pas extensible et les ressources naturelles ne sont pas inépuisables.

Beaucoup s'interrogent sur la fin des habitants de l'île de Pâques. Nous savons que cette île a abrité une société organisée puis un jour, plus rien, que s'est-il passé ? Les habitants ont prospéré pendant des siècles dans ce microcosme indépendant mais forcément il arriva un jour où l'espace vital est devenu insuffisant. Isolés au milieu de l'Océan Pacifique, dans l'impossibilité d'émigrer vers d'autres terres, n'en sont-ils pas arrivés à s'entre-dévoré ? Perspective peu satisfaisante. Je pense que les hommes qui ont sculpté les fameux géants de pierre : les « Moai » devaient être capable de concevoir et de construire des radeaux capables de les mener sur les rivages de l'Amérique Latine.

Quoiqu'il en soit, cet exemple nous montre peut être notre propre devenir.

Les savants répondent à ce problème qu'aucun désert n'est invincible : on a implanté en plein cœur du Sahara des villes prototypes aussi modernes que celles que l'on voit aux U.S.A. L'eau y est apportée à prix d'or mais régénérée au fur et à mesure de l'utilisation de sorte qu'elle est conservée éternellement. On y cultive des jardins verdoyants où l'on récolte des légumes européens aussi facilement qu'en Ile de France. Les Soviétiques ont fait des essais de villes sous globes dans le désert de Gobi, le plus inhumain de la planète et ont démontré que l'on peut y vivre. Le Commandant Cousteau et son équipe ont prouvé à leur tour que l'on peut vivre sans difficulté sous la surface de la mer ou sur des îles flottantes et ainsi, utiliser les 9/10èmes de la surface du globe terrestre actuellement réservés à l'élément liquide.

Un seul obstacle : l'argent : tous ces beaux rêves sont malheureusement régis par cette entité méprisée par les sages et les philosophes et qui pourtant, malgré nous, tient une si grande place dans notre vie courante. Toutes ces réalisations engloutissent des fortunes colossales et dans l'état actuel des choses, il s'avère impossible de les appliquer sur une grande échelle. Supposons néanmoins, que devant le besoin vital de parvenir à ce résultat, les terriens aient mis leurs énergies et leurs possibilités matérielles en commun pour utiliser toutes les ressources et la totalité de la surface inoccupée de notre globe. Tous les Terriens donc, sont immortels, leurs vieillissement, contrôlé par la médecine, s'arrête aux alentours de leur trentième année. L'avenir de la vie terrestre étant désormais assuré, il devient inutile de procréer. Je dirais même qu'il serait d'un besoin vital de s'en abstenir, dans le cas contraire, tout serait remis en question.

Si donc ces conditions de vie terrestre sont réalisées un jour, on est en droit de se demander quel sera cet être immortel capable de vaincre les déserts et de vivre sous l'eau.

De nombreux écrivains, et notamment Paul Valéry dans : «Regards sur le Monde actuel » ont déploré la condition de l'homme au travail dans les usines. Cette condition, nul ne l'ignore : l'homme est régis par une indispensable normalisation. Pendant des mois, il a le même travail précis à exécuter, pendant des mois, il fait le même geste, sans réfléchir, automatiquement. L'individu est privé de toute initiative, il ne pense plus, son rôle se résume en un mot : obéir. Obéir à un programme d'une précision telle qu'il se trouve transformé en un véritable robot de chair. L'habitude permet d'augmenter la vitesse si bien que l'ouvrier à la chaîne finit par ne plus pouvoir décomposer ses gestes. J'ai eu récemment l'occasion d'assister dans une usine, à une scène significative : une femme accomplissait des mouvements d'une telle rapidité qu'on ne pouvait les suivre à l'œil nu, telle les dentelières du Puy en Velay. Je lui ai demandé de les refaire lentement : elle s'est trompée.

Cette manière de travailler me fait inévitablement penser aux automates de Vaucanson. L'atmosphère générale de l'usine, l'uniformité du plan de travail, le bruit monotone et continu, la fatigue en fin de journée, plongent l'individu dans un état de semi-conscience dans lequel il travaille sans penser à ce qu'il fait. Ce n'est plus le cerveau qui commande les membres, c'est l'ordre donné qui commande l'homme comme un ordinateur et dans cette conjoncture, nous sommes très proches de l'esclavage. Peu de choses en effet, séparent ces hommes des zombis de la religion Vaudou : ces morts-vivants légendaires qui servaient d'esclaves aux planteurs des Antilles. Privés de conscience, ils s'acheminaient chaque matin vers le lieu de leur travail pour n'en repartir qu'au crépuscule. La seule différence qui les distingue des autres réside dans le fait que les ouvriers travaillent consciemment et volontairement pour gagner leur vie. Mais si cette conscience disparaissait, c'est vers ce triste tableau que nous conduirait la civilisation...

Je rejoins ici Paul Valéry qui écrivait en 1931 :

*« Le mécanisme de l'industrie exige une précision extrême et une surveillance permanente des écarts individuels. Cet état de choses est une dictature qui ne peut exister que par une simplification des individus qui permette de les orienter identiquement dans le champ des forces de l'état. A ce moment, le mécanisme de l'industrie se résume à ceci : un Chef, qui fait travailler une armée d'automates. Il est l'unique homme complet de sa nation et donc, dans notre temps, une manière de demi-dieu »*

Cette vision des choses a été magnifiquement portée en images dans le film de Charlie Chaplin : « Les Temps Modernes !!! »

Il serait relativement facile, grâce à l'alimentation distribuée dans les supermarchés, par exemple, de droguer définitivement (n'oublions pas qu'ils sont immortels) les habitants de notre globe afin de s'en servir « ad vitam aeternam » comme automates, donc comme esclaves.

Les hommes du XXI<sup>ème</sup> siècle pourraient être acheminés vers cette société de monstrueuse dictature, de peuplades transformées en bétail et asservies par un seul maître qui, ayant ôté la conscience de ses victimes serait assuré contre toute révolte. Ce maître ne serait pas nécessairement un homme mais, comme l'imaginent souvent les écrivains de science-fiction : la machine devenue indépendante. Voyons les cauchemars imaginés par Aldous Huxley dans la littérature et Stanley Kubrick pour le cinéma (2001, l'odyssée de l'espace !)

Mais laissons là ces propos pessimistes qui contrastent violemment avec la nature et, je l'espère, avec ce qu'il adviendra de nous dans les siècles futurs, retenons simplement une possibilité d'un intérêt gigantesque, déjà envisagée très sérieusement par les spécialistes mondiaux de greffes et de médecine générale : l'Immortalité.

## 12- LE PROBLEME JAPONAIS.

Beaucoup d'Européens ne connaissent le Japon que par les paysages enchanteurs qu'ils ont vu dans les films racontant les vieilles légendes de ce beau pays. Samouraï et Geishas, les acteurs de ces drames classiques Japonais, évoluent devant une toile de fond aux décors invariables : c'est une ferme idyllique entourée de cerisiers en fleurs, c'est un jardin, devant une pagode à étages, avec ses ponts en bois peints enjambant de minuscules rivières, ses fleurs de lotus et ses jeunes filles en kimono, c'est un bouddha de bronze au regard sage et paisible qui domine, du haut de son piédestal millénaire, un portique ouvragé baignant dans l'eau d'un lac et toujours, immense par-dessus cette luxuriance de végétation exotique, le dôme de neige de l'imposant Fuji-Yama. Mais ces Européens émerveillés par cette beauté plastique, ignorent que, sous les dehors d'un paradis terrestre, le Japon dissimule un douloureux problème.

Sur une superficie de 370.000 kilomètres carrés, soit les deux tiers de la France, le Japon abrite une population de 100.500.000 âmes, sa densité atteint aujourd'hui 270 habitants au kilomètre carré, c'est la densité d'un pays moyen mais l'archipel Nippon compte parmi les régions les plus volcaniques du monde. En outre, ses massifs montagneux sont relativement élevés : Hokkaido dresse les crêtes de son point culminant, le mont Asahidaké, à près de 2300 m d'altitude tandis que les massifs de Hondo s'étagent entre 2000 m et 3000 m. Le relief du Japon est donc très tourmenté, en fait, les trois quarts de son territoire offrent des conditions de vie très difficiles. Il en résulte que ce pays commence à ressentir les effets de la surpopulation. La presque totalité de la surface habitable est utilisée et la population nipponne s'accroît toujours, à un rythme impressionnant. En tant qu'état insulaire, le Japon ne peut songer à étendre son territoire, bien au contraire, l'érosion de la mer sape son littoral depuis des siècles et provoque l'effondrement des terres. Emigrer ? Les Japonais possèdent à un degré trop élevé le sentiment de leur race et de leur pays pour accepter de s'exiler. D'ailleurs, où iraient-ils ? Le gouvernement Japonais, inquiet, désarmé devant ce problème apparemment insoluble, en est réduit à une politique d'expédients. Les Nippons utilisent la moindre parcelle de terrain pour construire, ils commencent également à conquérir de nouvelles terres sur la mer en construisant des digues et en remblayant, comme l'ont fait les Hollandais pendant des siècles. Ainsi, les 15.000 hectares de la baie de Hachiro-Gata viennent d'être récupérés par assèchement.

Sur cet archipel volcanique au relief tourmenté, aux terres profondément pénétrées par la mer en de longues lagunes, aux villes tentaculaires (Tokyo, la capitale, l'une des villes les plus peuplées du monde avec ses 12 millions d'habitants, s'étend sur 100 kilomètres), il ne reste que fort peu de terres cultivables, à peine atteignent-elles 16 % du territoire national : 16 % de 370.000 kilomètres carrés soit 59.200 kilomètres carrés de cultures pour nourrir une population de 105.500.000 âmes ! Pour réaliser la moitié de cette performance utopique, les paysans nippons doivent réaliser chaque jour des prodiges d'ingéniosité et de ténacité. Les

cultures à étages partent à l'assaut des collines, où les eaux de ruissellement exercent des ravages. L'intérieur des terres étant souvent rocailleux, la côte ressemble à une rizière en terrasse longiligne entrecoupée de ports de pêche. Il faut dire que le peuple Japonais est un peuple ichtyophage. Aucun espace n'est perdu et à ce compte, la densité de la population, par endroits, dépasse largement 1000 habitants au kilomètre carré, triplant ainsi une moyenne Néerlandaise jugée excessive en Europe.

Si le taux d'accroissement de la population était resté celui que les Japonais connaissaient dans la première moitié du XXème siècle, l'archipel Nippon aurait été irrémédiablement surpeuplé, saturé d'hommes, en quelques décennies. Et qui dit surpopulation, dit aussi souvent, famine. Actuellement, je le répète, les ressources agricoles du Japon lui permettent de nourrir la moitié de sa population, qu'advierait-il de lui si, isolé par quelque cataclysme, il était obligé de se suffire à lui-même ?...

L'essor démographique a débuté avec l'ère de modernisation du milieu du XIXème siècle. A cette époque, le danger était loin d'être imminent, les Japonais entrevoyaient bien, étant donné l'exiguïté de leur territoire, une asphyxie à plus ou moins brève échéance mais ils pensaient avoir au moins un ou deux siècles devant eux avant que la situation ne devienne critique et ils ne s'inquiétaient pas outre mesure. Eternel laxisme : on verra bien, le problème est lointain, d'autres s'en occuperont...

Pourtant c'est à cette époque qu'apparut une pratique quelque peu barbare, quoique justifiée : le « maliki », c'est-à-dire l'infanticide. Notons, afin de bien comprendre, et aussi pour ne pas apporter un jugement trop hâtif, que le Japonais est un homme toujours prêt à faire le sacrifice de sa vie pour préserver le bonheur de ses descendants. Il l'a prouvé à suffisance durant la seconde guerre mondiale. L'occidental est capable lui aussi, de se sacrifier dans le même but : il peut faire des grèves, des guerres, des révolutions pour obtenir une amélioration de ses conditions d'existence, ou pour maintenir un envahisseur hors des frontières de sa patrie mais ce sera toujours avec l'espoir, un chef d'état dirait avec l'arrière-pensée, de préserver sa vie afin de profiter du résultat obtenu. Il n'aura jamais la même abnégation. Le Japonais et plus généralement, l'Asiatique, se fait rapidement à l'idée de mourir pour son pays, il accepte d'emblée le sacrifice suprême.

On lui dit : l'état a besoin de ta vie, et il la donne, sans chercher à savoir si son sacrifice sera d'une importance capitale ou s'il servira les intérêts d'une cause dérisoire. Il meurt courageusement, sereinement, noblement, en pensant que l'empereur sera content de lui. Ceci dit, je ne voudrais pas que le lecteur s' imagine que je blâme l'une ou l'autre de ces deux attitudes patriotiques, si j'en ai souligné les différences, c'est que je souhaite placer mon propos dans un contexte bien particulier et ainsi, le préparer à l'histoire qui va lui être contée. Je parlais tout à l'heure de « maliki » ou infanticide : durant la seconde moitié du XIXème siècle, cette pratique se répandit dans tout le Japon d'une manière quasiment uniforme et avec l'assentiment des autorités du moment. Considérons tout d'abord, à titre de circonstance atténuante, le fait que cet acte n'était pas un acte gratuit. Lorsqu'une famille pauvre nourrissait déjà quatre enfants et qu'il en survenait un cinquième, le père, considérant les difficultés qu'il éprouvait déjà pour faire vivre les siens, et sachant parfaitement que l'heureux événement, dont il était pourtant l'instigateur, lui enlevait toute chance, toute possibilité de continuer à subvenir aux besoins de ces derniers, adoptait l'unique solution possible : il tuait le dernier-né ! Ce faisant, il assurait la survie de ses autres enfants. Nous pouvons observer cela dans le monde animal : la truie sait qu'elle peut nourrir 12 petits, s'il y en a un de plus elle le mange, en choisissant de préférence le plus faible. Nous, Européens civilisés ou considérés comme tels, sommes choqués par cette solution barbare, il est probable qu'en pareil cas, en France, par exemple, la famille au grand complet aurait tenté de survivre à ce coup du sort. Elle y serait parvenue, pendant un certain temps puis les difficultés augmentant,

la malchance, cet apanage des pauvres, aurait accentué sa méchanceté et finalement, renonçant à un monde dans lequel elle ne pouvait plus vivre, toute la famille aurait succombé, la conscience tranquille.

Le Japonais, qui paraît cruel au premier abord, est en réalité sensible et conscient, ces deux épithètes n'étant pas contradictoires dans le cas qui nous occupe, son courage lui permettra de sauver quatre enfants. De même agissaient les esquimaux avec les grands parents, ils ne pouvaient se permettre de nourrir des bouches inutiles et dès lors qu'ils ne pouvaient plus participer à l'effort commun de subsistance, ils les abandonnaient seuls sur la banquise. Notre logique occidentale sera toujours incapable de comprendre les mœurs Asiatiques. Par suite d'une part, de l'amélioration des conditions de vie populaires, d'autre part, de l'évolution des mœurs et des manières de pensées au Japon, le maliki disparut au début du XXème siècle. On pratiqua alors l'eugénisme ou règlementation des naissances en vue de l'amélioration de la race. Comme le lecteur peut en juger, nous sommes encore assez loin du problème démographique néanmoins, les réformes que je soumets à son jugement touchent déjà et de près, à l'intérêt que les Nippons n'ont jamais cessé de porter depuis lors à la natalité et, d'une façon générale, à l'évolution de leur population. Elles constituent un signe avant-coureur des lois concernant les restrictions légales des naissances qui interviendront plus tard, surtout en Chine. Mais n'anticipons pas, j'avais laissé ma relation des faits à la fin du XIXème siècle. A cette époque naquit l'immense soif de conquête de l'Empire du Soleil Levant : dès 1868, on encouragea la natalité. En 50 ans, la population de l'archipel est passée de 35 millions en 1874 à 60 millions en 1926. Le besoin de jeunes guerriers était alors aussi important que celui de fonte ou d'acier. Peu importait l'exiguïté des îles puisque la Grande Asie représentait le but à atteindre. Il paraissait toujours possible d'installer des colons sur les terres du continent asiatique, des Philippines et de l'Insulinde.

La défaite de 1945 vint jeter bas ces illusions. Les Japonais se rendirent compte alors qu'ils allaient au-devant d'une grave crise de surpopulation. Il devint urgent de prendre des mesures. Le contrôle s'intensifia à tel point que les couples n'eurent plus le droit d'avoir plus de deux enfants au cours de leur existence. Cette mesure sévère mais nécessaire est encore appliquée de nos jours.

En 1948 apparut le malthusianisme : cette fois, on limita positivement les naissances. De la doctrine théorique de Thomas Robert Malthus qui préconisait l'abstention au mariage pour les individus qui ne pourraient procréer sainement ou assurer à leur progéniture une aisance relative (Moral restraint), on fit le néo-malthusianisme, doctrine dont le dogme principal était la stérilisation de tous les individus malsains, ceci afin d'éviter les navrantes conséquences de l'imperfection de l'acte conjugal. Cette dernière théorie, qui prévoyait dans ses applications mesures anticonceptionnelles et tentatives d'avortement, n'était pas sans présenter certains dangers néanmoins, pourrait-on dire, qui veut la fin veut les moyens et le Japon se trouvait acculé. On stérilisa donc les individus malsains, ce qui ne constituait qu'un avantage secondaire quoique non négligeable. Le principal étant la mise en place d'un obstacle à l'accroissement démesuré de la population. Aujourd'hui, on effectue environ 1.100.000 avortements par an (moyenne tenue depuis 20 ans).

Ces différents moyens de limitation de la population devaient s'avérer efficaces puisque le taux de natalité est passé de 33 pour 1000 en 1947 à 17 pour 1000 en 1959. Pourtant, ils ne sont qu'un biais permettant de reculer le jour où le Japon ne pourra plus contenir son peuple. Quoique les restrictions légales des naissances aient réduit de 40% le nombre des nouveaux-nés, l'augmentation annuelle de la population se maintient aux alentours d'un million de sujets, en raison de l'abaissement de la mortalité dû aux progrès de l'hygiène et de la médecine. Le Japon a donc une population vieillissante, bientôt la plus vieille du monde.

Pour ma part, ces restrictions me paraissent injustes : pourquoi les pays possédant un territoire très étendu comme la Chine ou l'U.R.S.S. auraient-ils seul le droit d'être très peuplés ? Cette injustice impose une sélection qui ne favorise pas forcément les meilleurs individus. Imaginons que les pays qui peuvent se peupler à volonté ne produisent que des êtres diminués physiquement ou mentalement, alors que les pays acculés à la limitation des naissances produiraient des athlètes et des savants : nous aboutirions tôt ou tard, après l'asphyxie, par la race débile, des derniers rejets intelligents, à une espèce humaine dégénérée et en supposant que ce déclin s'accroît, l'humanité décadente qui peuplerait alors la terre retrouverait, en quelques siècles, l'état primitif de celle que connut notre monde aux premiers âges de notre ère. D'ailleurs, sans aller aussi loin, nous pouvons constater un fait qui, à l'opposé de l'hypothèse que je viens de formuler, est parfaitement réel et qui s'impose à nous chaque jour davantage : la différence de population existant entre les pays pouvant se peupler à volonté et les autres qui, comme le Japon, sont contraints de faire obstacle à l'essor démographique, s'accroît suivant les termes d'une progression géométrique(2,4,8,16,...) et infailliblement, cela provoque un déséquilibre des races.

Songeons que la Chine, l'énorme ventre de l'Asie, et l'Inde, cette gigantesque fourmilière de sous-développés, auront chacun, dans une trentaine d'années, à l'aube du XXIème siècle, une population de 1.500.000.000 habitants ! C'est-à-dire la population de la planète dans les années soixante. A cette date, le déséquilibre sera déjà fort avancé mais cent ans, mais deux cent ans plus tard ? Qu'advient-il de la race blanche ? Qu'advient-il de la race noire ? Ne risquent-elles pas d'être englouties par cette extraordinaire marée d'hommes jaunes ? Que pouvons-nous y faire ? Ce déséquilibre est absolument indépendant des possibilités humaines ! Si les pays surpeuplés ou en voie de surpopulation se révoltent contre leur destin, et décident de se peupler malgré tout, comment feront-ils, dans quelques décennies, pour vivre, pour se loger, pour se nourrir, voire même pour circuler sur leur petit coin de terre ? La ville de Tokyo est la ville la plus peuplée du monde, son agglomération urbaine abrite, sur une superficie aussi vaste que trois fois le Luxembourg, quelque 32 millions d'habitants. Imaginons cette invraisemblable quantité d'êtres de tous âges, de tous sexes, de toutes conditions, se précipitant dans les rues de la capitale au même moment, chacun voulant circuler et chacun gênant les autres. Ces millions d'hommes, de femmes, d'enfants seraient rapidement gagnés par l'impatience, par l'énervement et enfin, par une panique incontrôlable. Et nous assisterions, en admettant bien sûr, que nous trouvant dans cette gigantesque masse humaine, nous n'ayons rien de mieux à faire, nous assisterions dis-je, à un carnage véritablement dantesque. Ces millions d'êtres, chacun voulant sortir de cette incroyable mêlée, se piétineraient et rien, ni personne, ne pourrait arrêter cette vision de l'enfer. Pourtant, la seule solution au problème démographique semble bien se trouver dans la construction en hauteur.

La ville de Tokyo, dont nous sommes en train de parler, étend ses tentacules sur plus de 100 kilomètres, sa superficie de 2800 kilomètres carrés égale celle des petits pays d'Europe tels le Luxembourg, cette agglomération gigantesque n'a pas annexé moins de neuf villes voisines, une cinquantaine de bourgades de diverse importance et même quelques îles de la baie. Il est facile de comprendre que la capitale Nipponne ne pourra repousser ses limites à l'infini. Alors ! Il faudra bien qu'elle s'étende également en hauteur en construisant des immeubles de plus en plus hauts... dans une région sujette aux tremblements de terre ! Il faudra en outre, afin que les gens n'aient pas trop à sortir, que leur vie soit organisée au maximum à l'intérieur même de leur grand ensemble. Les Américains commencent à adopter Ce type de construction : leurs buildings comportent les lieux de travail, les commerçants, les cinémas, les piscines etc...

Les japonais, après les cultures en terrasses qui sont, en Asie, une tradition millénaire, cultivent à présent dans les immeubles, aux étages innombrables : sur des grillages disposés au-dessus de courants d'eau vitaminée on plante des légumes, des fruits et toute sorte de végétaux qui prospèrent de façon remarquable. Le résultat est paraît-il spectaculaire. Cette expansion vers le ciel permettra aux Japonais, et à d'autres qui peuvent éventuellement suivre leur exemple, d'attendre un avenir plus clément, un avenir aux possibilités technologiques que nous n'osons pas encore imaginer et qui résoudra peut-être, du moins nous pouvons l'espérer, bien des problèmes qui nous paraissent aujourd'hui inextricables. Car qui sait ? La solution au problème démographique se trouve peut-être dans les étoiles ?...

## 13- LE SERVICE MILITAIRE EST-IL UN ESCLAVAGE ?

Depuis que l'homme est homme, ou plus exactement depuis que l'intelligence humaine est suffisamment développée pour permettre à son détenteur de connaître l'envie, il vint à l'esprit de ce dernier l'idée qu'il pouvait obtenir illégalement l'objet de son désir. Dès lors, il cessa de considérer comme sacrés les biens appartenant à un voisin plus riche. Il Trouva ainsi le moyen d'apaiser sa jalousie. Plutôt que d'user de ses mains dans un travail honnête qui lui aurait peut-être permis de connaître à son tour l'opulence et la prospérité et qui sait ? de dépasser son voisin en fortune, circonstance qui, en faisant de lui un objet de considération et un exemple pour les autres membres de sa tribu, lui aurait donné confiance en lui, plutôt que d'user du travail, dis-je, il résolut d'user de la ruse et ainsi, obtint sans fatigue, sinon sans risque, les biens qui attisaient sa convoitise. Ainsi naquit l'envie, ainsi, naquit le vol, ainsi naquit la défiance. D'ailleurs, on constate que le vol existe chez les animaux : les écureuils se font voler leurs réserves de nourriture pour l'hiver, dans leur gîte, les renards cachent les proies capturées pour les préserver de leurs congénères.

Désormais, l'homme savait qu'il ne pouvait laisser ses outils, ses armes, ses animaux, voire sa femme, dans un endroit donné et être certain de les retrouver plus tard. La confiance était définitivement morte, on vit pousser des barricades, on vit troquer les armes de chasse contre des armes plus barbares : les armes de guerre.

Puis la religion, avec le concours de la magie par l'entremise de laquelle elle affirmait l'intervention, dans tous les phénomènes naturels, des puissances de l'au-delà, intervention qui n'avait aucune peine à effrayer donc à convaincre les peuples primitifs témoins de son exhibition, puis la religion, endiguant les instincts primitifs (quoiqu'ils aient survécus jusqu'à nos jours) convainquit les hommes que nous avons devant les yeux qu'ils ne pouvaient voler leurs frères (c'est-à-dire les membres de leur tribu) sans risquer d'être damnés après leur mort ou foudroyés de leur vivant. Ils se contentèrent donc de voler les membres des tribus adverses. Naturellement, cet état de choses engendrant haines et représailles, les guerres ensanglantèrent le monde. D'autant que les états forts, si je puis employer ce mot pour qualifier des peuplades de barbares, trouvèrent là un prétexte pour conquérir les territoires des états faibles.

Ainsi, chaque tribu se vit dans l'obligation de se constituer et d'entretenir une armée dont la première attribution fut de défendre l'intégrité des biens de la communauté, la seconde étant, lorsque la première n'offrait plus d'inquiétude, d'envahir les peuples voisins afin d'augmenter le volume des biens en question et d'étendre les territoires de chasse. Chaque homme valide fut requis pour cette fonction. Au cours des temps troublés que connu les premiers siècles de notre histoire, au cours du chaos qui fut la source des civilisations actuelles, cette réquisition qui est l'ancêtre du service militaire d'aujourd'hui, avait une durée qui couvrait pratiquement l'existence d'un individu.

En Grèce, les Spartiates, qui passaient leur vie entière à faire la guerre, étaient requis de dix-huit à soixante ans, leur adolescence étant consacrée à une sélection impitoyable (les éléments

déficients étaient éliminés), à un entraînement intensif, leur vieillesse, pour ceux qui y parvenaient, donnant droit à un repos bien gagné.

Le Service militaire, après bien des détours, parvint à sa forme actuelle qui réquisitionne les appelés pour une période de douze mois, en ce qui concerne notre pays, la France. Mais son utilité est-elle toujours aussi vivace qu'aux temps reculés qui nécessitèrent son instauration ? Sa présence parmi les devoirs d'un homme vis-à-vis de sa patrie est-elle toujours justifiée ? Sa survivance n'est-elle pas seulement une tradition corroborant la réputation que s'est faite l'armée de corps conservateur ?

La guerre en 1972 est devenue une guerre de matériel. Les américains l'ont prouvé au Viet Nam : la domination du conflit, sinon la victoire, revient à celui des deux partis qui peut user de la plus grande puissance de feu, de la plus grande facilité de mouvement et par suite, de la plus grande rapidité d'action. Bien sûr, ils ont prouvé aussi que l'importance de l'effectif n'était pas un facteur négligeable : mais il s'agissait là d'une guerre de commandos. Les U.S.A., malgré la puissance énorme qu'ils représentent, puissance colossale pour le monde civilisé, inimaginable pour le tiers monde, les U.S.A. ne purent imposer leur supériorité. Les Vietnamiens, inférieurs en matériel, résolurent de maintenir le combat sur un terrain qui leur était familier : la jungle ! Ainsi, la lutte devint une lutte au corps à corps, une lutte telle qui se pratiquait il y a deux mille ans. Et puis, Les Vietnamiens avaient trente ans d'expérience de ce type de combat et ils se battaient pour leur pays.

Mais en France, dans le cas fort improbable où nous devrions subir un troisième conflit mondial (quoique les astrologues le prévoient pour 2136), il y a fort à parier qu'alors, la physionomie de la guerre n'aurait aucun rapport avec celle des guerres précédentes. Les auteurs de science-fiction parlent depuis très longtemps de la guerre « presse-bouton », et bien, sans en avoir l'air, nous nous acheminons lentement vers cette extrémité. Les deux grands blocs mondiaux (occidental et socialiste) se constituent chacun, depuis la seconde guerre mondiale, une importante réserve d'armes nucléaires et d'engins balistiques à longue portée, ceci de telle manière que soit maintenue l'égalité des forces. Si un conflit se déclençait entre ces deux moitiés du globe, ce seraient des missiles télécommandés qui s'affronteraient au milieu de l'océan Atlantique où ils iraient détruire villes et cultures dans chacun des deux grands pays auxquels je fais allusion. Dans une telle guerre, a-t-on vraiment besoin d'hommes ? Les capacités techniques que nécessite cet affrontement de machines volantes ne requièrent-elles pas bien moins de soldats que de techniciens diplômés ?

Le service militaire enfin, justifie-t-il toujours les multiples perturbations qu'il occasionne dans la vie d'un individu ? Je songe plus particulièrement à l'interruption des études.

Beaucoup de jeunes préfèrent, devant les multiples désagréments causés par une interruption d'un an au milieu de leurs études, ne pas continuer après le service militaire, peu désireux qu'ils sont d'avoir à rattraper un retard véritablement impressionnant. En outre, même si le sursis permet, à ces derniers, de terminer leurs études, est-il souhaitable de leur faire perdre une année entière avant qu'ils puissent commencer à travailler ?

Quoiqu'on en dise, cet état de choses favorise la gent féminine d'une manière quelque peu injuste. En effet, si l'homme est obligé de travailler pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, il n'en est pas de même pour la femme de celui-ci qui ne prend un emploi, bien souvent, que pour apporter au foyer le luxe que le salaire marital est incapable de lui offrir. Or, les jeunes filles peuvent mener leurs études comme bon leur semble et sans avoir à redouter, aux alentours de leur vingtième année, une rupture qui, si elle ne peut être ajournée, marque souvent la fin d'une scolarité parfois brillante. On m'a souvent répondu à cela que les filles, n'étant pas tenues de se marier, doivent avoir le droit de sauvegarder leur liberté en étant capables de subvenir à leurs besoins. Cet argument adverse semble écarter un fait de

quelque importance : qu'il reste célibataire ou non, l'homme ne peut compter que sur lui-même pour assurer cette fonction vitale, il n'a guère le choix.

Je parlais plus haut de l'armée comme d'un corps conservateur par excellence. Pour sauvegarder ses traditions ancestrales, pour sauver, dans ce siècle qui justement tourne le dos à tout ce qui appartient au passé, hormis peut-être l'histoire qui jouit d'un intérêt croissant, pour sauver, dans une époque opposée par nature à une rigueur devenue désuète, des principes, des règlements, une manière de vivre que plus personne ne comprend, il fallut à ce corps conservateur maintenir une discipline inflexible et vigilante. Une organisation sévère a toujours imposé, en dehors d'un entraînement intensif au tir, au pas cadencé, à toutes les disciplines du combat corps à corps pour certaines unités, la participation de tout homme aux corvées ménagères, tâches nécessaires, j'en conviens, à la vie d'une communauté d'une certaine importance mais qui n'est guère du ressort d'un militaire. Ces corvées ménagères, qui constituèrent longtemps l'ordinaire de la vie du soldat, empoisonnent la vie du pauvre et humilient le riche et le puissant. C'est cette discipline de fer, ces exigences vestimentaires, cette rigueur dans les rapports soldats-officiers, c'est cette astringence dans laquelle tout soldat se trouve, de participer aux corvées ménagères, c'est tout cela, payé en retour d'une nourriture immangeable et d'une solde dérisoire, presque symbolique, qui fait le plus grand tort à l'armée en donnant des griefs à ses ennemis, c'est tout cela, qui, je dois le reconnaître, anime, pour une grande part, ma rancœur actuelle.

L'armée est un corps conservateur par principe, discipliné par nécessité, comme telle, elle fut toujours opposée aux réformes. La seule qu'elle voulut jamais admettre, est la diminution progressive de la durée du service militaire. Ce dernier est une survivance de l'armée qu'entretenait jadis chaque châtelain pour défendre son domaine et faire la guerre à ses voisins. Pour les militaires, l'art de la guerre a conservé un reste de noblesse qu'ils veulent à tout prix préserver. Ils ne peuvent plus entretenir ce vestige amer de leur splendeur passée que grâce au service militaire et, faute de batailles qui leur apporteraient, croient-ils, gloire et prestige, ils se consolent en commandant « les bleus » dans les casernes. Les petits jeunes ne sont là que pour leur permettre de se faire la main, ils sont, pour eux, corvéables à merci, les officiers ont pratiquement tous les droits sur eux, certains sont même sadiques.

Sachant cela, on comprend que les militaires, dont certains auraient sans doute aimé vivre dans une autre époque (sous Napoléon par exemple), soient peu désireux de moderniser la vie militaire... cela, bien sûr pour le plus grand malheur des conscrits.

Après bien des critiques et des propos défavorables, nous pourrions peut être apporter, à la décharge de l'armée, la conservation de certains arts nobles tels l'équitation, art, pour la perfection duquel, la discipline militaire n'est pas une chose inutile. En outre, la tradition militaire permet de sauvegarder, jusqu'à la seconde guerre mondiale, la poésie et la beauté des métiers de marins et d'aviateur qu'un modernisme trop prononcé menaçait de faire disparaître.

Le service militaire, tel que nous le connaissons aujourd'hui, tel que nous le considérons surtout, c'est-à-dire comme une tradition inutile et gênante, nous offre, derrière la façade d'une santé resplendissante, le spectacle d'une institution appelée à disparaître. Il est probable qu'à l'aube du XXIème siècle, peut être bien avant, il ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Plus que tous autres, bien sûr, les militaires sont conscients de la décadence de ce qu'ils appellent encore, victorieusement : les obligations militaires. Entêtés, ils se refusent à voir disparaître une institution plusieurs fois millénaire, touchés, acculés dans l'impasse de leurs trop immuables principes, à lâcher du lest, ils finissent, ils acceptent des compromis. En Suisse, par exemple, ils étalent les obligations militaires sur plusieurs années à raison de deux ou trois semaines par an. Mais ce n'est guère satisfaisant pour les demandeurs.

Ne pouvant espérer freiner ce déclin inéluctable sur le plan strictement militaire, les sommités responsables en ce domaine consentent enfin à évoluer : leurs grandes écoles telles Polytechnique ou Saint Cyr ne forment plus seulement des officiers, comme par le passé, mais surtout des techniciens qui mettront au point de nouveaux systèmes d'armement. Soldats, aviateurs, marins se commuant peu à peu en techniciens, ingénieurs, savants, il est probable que d'ici quelques décennies, le mot militaire deviendra un vain mot pour enfin être oublié avec d'autres sur le rayon poussiéreux des langues mortes.

Ainsi, nous en auront finis avec cet écueil qui encombre depuis tant d'années les registres législatifs de l'administration.

Désormais, les jeunes gens se trouveront, au sortir de l'école, devant une voie large et sans obstacle qui les conduira à la vie active. Tout sera donc pour le mieux, mais comme tous les changements, surtout lorsqu'ils sont tributaires d'une administration, celui-ci ne pourra se faire qu'avec le concours des ans.

## 14- SUPERCHERIE ... OU PHENOMENES INEXPLICABLES?

*« Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ! »*

Concluait sir William Crookes à l'issue d'une conférence au cours de laquelle, il avait donné un compte-rendu d'une série d'expériences spirites qu'il venait d'effectuer, expériences qui l'avaient dûment convaincu de l'existence des phénomènes métapsychiques.

En fait il avait fait ces expériences à la demande de ses confrères pour établir la non existence de ces phénomènes et ce faisant, il avait prouvé le contraire...

En 1869, sir William Crookes, éminent chimiste et physicien Anglais, membre de la société royale de Londres, rencontra le médium Ecossais : Dunglas Home. Il s'ensuivit une série d'expériences psychophysiques très sérieuses qui amenèrent le savant à la conclusion que j'ai rapportée plus haut. Au terme de ses recherches, W. Crookes affirmait prudemment l'intervention d'une force associée d'une manière encore inexpliquée à l'organisme humain. De même que la théorie de Freud, qui devait affirmer un peu plus tard l'existence d'une activité mentale indépendante de l'état conscient : le subconscient, de même que cette théorie devait avoir, dans les pays de l'Est, l'effet d'un coup de canon, l'affirmation de W. Crookes eut, en Angleterre, les conséquences d'un caillou jeté dans une mare. Et comme Freud, le savant anglais fut la proie des sarcasmes de tout le monde scientifique. Comme toujours en pareil cas, les rires des conservateurs accueillirent cette révélation gênante qui remettait en question toutes les connaissances scientifiques de l'époque. Il est vrai qu'au XIXème siècle, période qui, fière de sa révolution industrielle, pouvait se croire unique et supérieure, affirmer l'existence de l'au-delà équivalait à mettre la tête au pilori.

Tout d'abord, quelles étaient ces expériences qui permirent au savant une affirmation aussi audacieuse ? Quelles preuves de sa bonne foi le médium Ecossais avait bien pu produire pour convaincre le physicien Anglais et ce, d'une manière telle, que ce dernier osa communiquer le résultat de ses observations à ses confrères qui, il le savait, ne manqueraient pas d'être sceptiques ?

Ces expériences portaient essentiellement sur la matérialisation d'esprits et sur la lévitation (suppression de la pesanteur d'un corps et par suite, élévation de ce corps). W, Crookes, intrigué par les relations d'expériences sur les tables tournantes et sur les apparitions de fantômes qui circulaient alors en Angleterre, et fermement décidé à en avoir le cœur net, voulut être garant de toute supercherie. Cette attitude lui permit plus tard, en le rendant certain de ce qu'il avait vu, de soutenir fermement sa position devant l'opiniâtreté des sceptiques. Il prit donc toutes les précautions possibles : on s'installa, pour réaliser les expériences, dans une petite pièce pauvrement meublée et agencée de telle sorte que rien ni personne ne put être dissimulé dans quelque sombre recoin, La pièce étant soigneusement close, porte et fenêtres verrouillées et gardée extérieurement par plusieurs personnes attentives, le médium fut attaché sur une chaise par Sir W. Crookes lui-même et placé dans un angle de la pièce, de telle sorte

qu'il put être facilement surveillé. Conformément aux dires des spirites, on diminua la lumière afin de créer une atmosphère favorable aux manifestations sans pour cela nuire à la visibilité des assistants. Aussitôt, les phénomènes commencèrent ; à peine le médium était-il en transe, que l'on entendait déjà des bruits de meubles remués et on constata bientôt, d'abord visuellement, le déplacement d'une table située au centre de la pièce et hors de portée de tous les assistants. Puis suivirent des phénomènes lumineux (lueurs ténues), des transferts de matière à travers la matière (une sonnette passa de la salle voisine dans la salle d'expérience à travers la porte). Enfin, les assistants sidérés virent le médium s'élever à plusieurs dizaines de centimètres au-dessus du sol. W. Crookes crut tout d'abord être le jouet d'une hallucination mais au cours d'une expérience ultérieure, le médium Dunglas Home, à qui on avait laissé les mains libres, fit une marque au stylet dans le plafond sous les yeux incrédules des personnes présentes. En outre, à l'issue de l'expérience qui nous intéresse plus particulièrement, le savant Anglais s'approcha, anxieux et impatient, d'un appareil enregistreur qu'il avait conçu à cet effet et dont il avait relié les palpeurs aux pieds de la table dont je parlais tout à l'heure : il s'aperçut alors avec stupeur qu'un déplacement de plusieurs centimètres avait été enregistré. Après avoir constaté l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans lequel certaines séances avaient laissé Dunglas Home, W. Crookes arriva à la conclusion que l'émission de la force psychique était cause d'un épuisement correspondant de la force vitale.

Une autre expérience, exécutée à Londres avec un jeune médium de dix-sept ans, Florence Cook, fit se matérialiser un fantôme vêtu de blanc, extraordinairement vif et enjoué, qui disait se nommer Katie King et vouloir prendre la jeune fille sous sa protection. Là encore, les précautions prises devaient renforcer la conviction de W. Crookes quant à la véracité de ce qu'il voyait. Dans une pièce simple, banale, hermétiquement close, sans aucune possibilité de truquage, il vit se matérialiser une jeune fille merveilleusement belle et souriante, blonde et élancée, à côté du médium endormi Florence Cook, petite et brune et vêtue de noir. Il put converser un moment avec l'apparition et même recueillir des preuves matérielles de son existence sous la forme d'une boucle de ses cheveux et d'un morceau de sa robe. Finalement, Katie King disparut. On fouilla la pièce, on interrogea les personnes de garde à l'extérieur mais on ne découvrit aucune trace de la merveilleuse apparition.

Florence Cook était médium, c'est par son entremise que W. Crookes put réaliser, put vivre cette expérience extraordinaire, unique par son insolite, par son mystère, par le fait qu'elle parvint, si on en croit le témoignage de l'éminent savant Anglais, à provoquer un phénomène réputé impossible mais s'intégrant à un dossier où ledit savant avait déjà classé des centaines d'expériences similaires (n'oublions pas qu'il avait effectué d'innombrables essais pour vérifier ses premières observations). Florence Cook était médium Mais qu'est-ce exactement qu'un médium ? Un dictionnaire répondrait, succinctement ; personne susceptible de servir d'intermédiaire entre les hommes et les esprits. Se pourrait-il que cette mystérieuse faculté existât ? Se pourrait-il que F. Cook ait réellement mis en rapport les personnes assistant à l'expérience dont elle était l'instigatrice... avec les puissances de l'au-delà ?

Se pourrait-il enfin que Katie King, cette fille belle et avenante ait été la matérialisation, vivante et palpable, d'une jeune fille morte des semaines, des années, des siècles auparavant ? N'était-elle pas plutôt, hypothèse toute aussi extraordinaire d'ailleurs, la représentation matérielle d'un rêve dans lequel aurait été plongé le médium endormi ?

Que la vérité se soit cachée derrière l'une ou l'autre de ces deux hypothèses gratuites, qu'elle se soit cachée bien plus loin encore, nul ne fut en mesure de le dire à la fin du siècle dernier, nul n'est en mesure de le dire aujourd'hui ; Toujours est-il que ces témoignages extravagants de la part d'un savant éminent, ne restèrent pas sans laisser quelque perplexité dans l'esprit des contemporains de ce dernier. Bien sûr, le rationaliste acharné m'objectera que les Britanniques, en dépit de leur scepticisme apparent, ont un faible très prononcé pour les

histoires de fantômes. Pourtant, si l'on sait que W. Crookes fonda, en 1873, avec un groupe de savants illustres intéressés et, dans une certaine mesure ébranlés par les phénomènes rapportés, atteints dans leur déterminisme scientifique, une société : « la Society for Psychical Research » qui se proposa d'éclaircir puis d'expliquer lesdits phénomènes, on est tenté de considérer ce fait, sinon comme une preuve de l'existence de ces mystérieuses manifestations, du moins comme un argument favorable non négligeable et cela incite l'enquêteur à poursuivre plus avant ses investigations. En effet, les savants n'ont pas pour habitude de perdre leur temps en vérifiant les divagations d'imposteurs avides de publicité ou de mystiques désireux d'entretenir les vieilles croyances populaires. Il fallut bien que les futurs membres de la S.P.R. aient de sérieuses raisons pour se consacrer à l'étude de l'occultisme. Nous retrouvons le savant Anglais en 1898, président de la S.P.R. et orienté sur une autre voie : la télépathie ou action à distance d'une pensée sur une autre pensée. Inspiré par ses recherches électriques, il émet une hypothèse basée sur l'existence de l'éther. Ce fluide impondérable et élastique qui remplirait l'espace, fut imaginé par les physiciens (notamment Michelson dont les travaux avancés préconisaient déjà les théories relativistes qui devaient immortaliser Albert Einstein) pour expliquer la transmission des ondes lumineuses et électromagnétiques. Selon W. Crookes, il suffit d'admettre que la pensée d'un individu fait vibrer l'éther dans lequel nous baignons entièrement et rencontre, fortuitement, la pensée d'un autre individu. La S.P.R. recueillit et examina un très grand nombre de témoignages concernant les « hallucinations » télépathiques. Les membres de l'honorable société anglaise écartèrent systématiquement tous ceux qui pouvaient avoir été les œuvres de mauvais plaisants et tous ceux que l'on pouvait expliquer par une cause naturelle, ils étudièrent soigneusement les autres. Ils découvrirent alors un fait singulier : près de 70% des hallucinations ou des rêves dits télépathiques, (rêves où le sujet voit se dérouler devant ses yeux un événement qui a effectivement lieu, au même moment et dans une région éloignée, cela bien sûr, sans qu'il soit possible de parler de coïncidence) près de 70% de ces rêves dis-je, ont trait à la mort (le plus souvent, le sujet voit mourir un être cher). En bref, le cas se produit d'une manière vingt-quatre fois plus fréquente que par le calcul du hasard. Devons-nous admettre que certains mourants sont capables d'émettre, volontairement ou non, une pensée avec suffisamment de force, suffisamment de puissance pour en imprégner l'esprit d'un être cher auquel ils pensent au moment de leur mort ? Processus qui aurait pour but d'informer l'être cher dont il est question, de la mort de l'émetteur, de lui dire adieu ou peut-être, dans un dernier sursaut de vie, de l'appeler au secours, ou devons-nous plutôt pencher vers l'hypothèse que le système nerveux de certains individus émet constamment des ondes intellectuelles reliant ceux-ci à des êtres chers, des êtres du même sang dans les exemples considérés et que ces ondes, s'interrompant subitement au moment suprême, informent, par ce moyen, le récepteur, de la mort de son partenaire ?

Quelle que soit la vérité là-dessus, l'une et l'autre de ces deux étranges manifestations qui se produisent probablement, si tant est que l'on admette leur possibilité d'existence, à l'insu du mourant, ces étranges manifestations dis-je, expliqueraient les pressentiments.

Par ailleurs, certaines personnes douées d'une sensibilité particulièrement aiguisée pourraient fort bien saisir les ondes évoluant dans l'éther et intercepter des messages télépathiques. Ces personnes, qui seraient alors des voyants, pourraient entrer en contact, non plus seulement avec les mourants qui lancent leur ultime adieu, mais aussi avec des chercheurs, avec des chefs d'état, qui pensent fortement à certaine formule sur laquelle ils travaillent en secret, à certaine action importante qu'ils ont décidée pour les mois à venir mais qu'ils n'ont pas encore annoncée. Ces pensées, sur lesquelles ces hommes responsables sont fixés jusqu'à l'obsession pendant des semaines, pourraient fort bien sensibiliser l'éther et ainsi, être portées à la connaissance des personnes dont je parlais tout à l'heure.

Nous aurions ainsi expliqué la voyance et les prémonitions. D'ailleurs, à ce propos, je rejoins Charles Richet qui écrivait en 1927, dans notre sixième sens :

*« Le monde réel émet autour de nous des vibrations. Quelques-unes sont perçues par nos sens mais il en est d'autres, insensibles à nos sens ou aux appareils de physique, qui agissent sur certaines intelligences humaines et leur révèlent des fragments de la réalité. »*

A présent, je crois qu'il serait bon d'illustrer ces hypothèses de quelques exemples choisis parmi les plus caractéristiques et surtout, parmi les plus dignes de foi. Par exemple, examinons celui-ci qui corrobore ce que je disais plus haut à propos des pressentiments ayant trait à la mort. Un jour de l'année 1886, un parisien vit en rêve deux femmes qui conduisaient une voiture attelée. S'étant réveillé en sursaut, comme au terme d'un cauchemar, il se souvint du moindre détail et ainsi, il put raconter son rêve d'une manière très précise : profitant du fait que la route longeait une rivière, le cheval s'arrêta pour boire mais le sol de la berge était meuble et la terre s'effrita. Le cheval, ne trouvant pas de point d'appui, perdit l'équilibre et tomba dans l'eau entraînant avec lui la voiture et ses deux occupantes qui se noyèrent. Peu de temps après, l'auteur de ce rêve reçu, venant d'Australie, une lettre et un journal que lui envoyait son frère. Ce dernier lui faisait part du chagrin qu'il avait eu de perdre sa fille qui s'était noyée avec une amie. Le récit de l'accident, consigné dans le journal, correspondait point par point au rêve du Parisien. En outre, le journal publiait une photo de la malheureuse victime et l'oncle de cette dernière, qui ne l'avait jamais vue, reconnut la jeune fille de son rêve. Ce Parisien avait-il eut conscience de la mort de sa nièce par prémonition ? Je ne saurais le dire, toujours est-il que, dans ce cas précis, nous pouvons écarter toute possibilité de coïncidence. Il nous faut donc bien admettre que cet homme, ayant été instruit de l'événement avant la missive officielle qui l'annonçait, ne pouvait l'avoir été que par un moyen télépathique !

D'autres rêves télépathiques, s'ils ne mettent pas en contact deux personnes de la même famille, peuvent résulter d'un sentiment très vif entre deux individus. En outre, il n'est pas nécessaire que l'événement porté à la connaissance du sujet, par suite de l'influence que les vibrations du réel exercent sur son esprit, (selon la théorie de Charles Richet) il n'est pas nécessaire que cet événement se soit manifesté à lui d'une manière visuelle : le sujet peut en avoir été instruit par une sensation particulière. Témoin, l'exemple que je fais suivre : en 1880, une jeune fille fut réveillée en sursaut par la sensation désagréable d'un coup très violent sur la bouche. Elle eut très nettement l'impression que le sang coulait et pourtant, en saisissant son mouchoir, elle fut très étonnée de voir qu'il n'en était rien. Plus tard, au petit déjeuner, elle remarqua un fait singulier : son mari gardait constamment son mouchoir appuyé sur le bas de son visage. Lui en demandant la raison, elle apprit, qu'étant sorti de grand matin pour faire une partie de bateau sur le lac proche de leur propriété, son époux avait été surpris par un coup de vent et la barre du gouvernail était venue le frapper violemment à la bouche. Le rêve et l'événement réel avaient eu lieu exactement au même moment !

Ces témoignages de personnes dignes de foi, dont les membres de la S.P.R. recueillirent plusieurs centaines d'exemples durant les premières années du XXème siècle, constituent une preuve irréfutable que la télépathie existe !!!

Les expériences sur la transmission de pensée en constituent une autre. Il nous faut donc admettre, si l'on excepte l'hypothèse de Richet, l'existence d'un fluide, d'un faisceau d'ondes susceptibles de mettre en rapport certains individus et ainsi, de leur permettre de correspondre sans pour cela user des moyens normaux ordinairement utilisés pour ce faire. Les premières expériences sur la transmission de pensée mirent en évidence un fait qui ne fut jamais démenti par la suite. Des deux personnes qui participent aux expériences, l'une est l'émetteur, l'autre

est le récepteur, mais l'onde intellectuelle avec laquelle ils correspondent, ne peut en aucun cas circuler dans les deux sens. Le récepteur peut percevoir et déchiffrer (dans une proportion de 80%) la pensée de son partenaire mais il ne peut lui répondre. Ces facultés paranormales sont donc incomplètes. Incomplètes ?...Ou incomplètement utilisées ? Pourquoi ne pas admettre que les facultés que nous venons de découvrir n'en sont, par cela même, qu'à leurs premiers balbutiements ? On considère actuellement que l'homme n'utilise qu'un dixième de ses facultés mentales. Pourquoi ne pas admettre que tout homme, quel qu'il soit, possède, dissimulé dans un coin des neuf dixièmes inutilisés de son intelligence, ce merveilleux pouvoir télépathique mais que, n'en ayant jamais eu conscience, il n'a jamais appris à s'en servir ? Certains hommes parviennent déjà à communiquer (dans un seul sens hélas) par ce moyen à la fois fantastique et merveilleux, peut-être parviendront-nous un jour à le maîtriser entièrement, de telle sorte que nous puissions l'utiliser comme on utilise aujourd'hui le téléphone ?...

J'ai rapproché, plus haut, les rêves télépathiques et l'étrange phénomène de la prémonition. Avant d'en terminer avec un sujet sur lequel, n'ayant aucune base sur laquelle s'appuyer pour de nouvelles pérégrinations dans le domaine obscur et aléatoire de l'occultisme, aucune théorie plausible à accepter, provisoirement, comme succédané d'explication, nous ne pouvons que nous répandre en conjectures, en hypothèses invérifiables, avant d'en terminer, j'aimerais faire cas d'un dernier exemple soulignant l'authenticité des prémonitions. Ces avertissements mystérieux concernant l'avenir, précédant un événement précis et l'annonçant en quelque sorte, firent couler beaucoup d'encre. Beaucoup de choses furent dites, qui ne se basaient sur aucun argument tangible. On a tour à tour admiré les voyants pour leurs facultés extraordinaires et méprisé leur profession, si je puis employer ce mot, pour leurs affinités supposées avec les sorciers du Moyen Age. Mais tout cela ne constituait que l'étonnement, que le scepticisme, que la hargne d'un peuple devant un état de choses qu'il ne comprenait pas. L'homme est toujours tenté de détruire ce qu'il ne comprend pas car le point d'interrogation auquel il se heurte soudain, constitue, dans son esprit, une menace potentielle qu'il se doit d'éliminer.

Aujourd'hui encore, la science n'est pas parvenue à illuminer, de son flambeau vainqueur, ces ténèbres mystérieuses. Nous ne pouvons que constater la réalité du phénomène : le 27 Juin 1894, à 9 heures du matin, le docteur Gallet, étudiant à Lyon, préparait un examen dans sa chambre. Soudain, il fut distrait de son travail par une pensée obsédante et cela avec une telle force, qu'il écrivit cette pensée sur un papier : Casimir Perier est élu président de la république par 451 voix. Le congrès ne devait se réunir qu'à midi ce même jour.

Le jeune homme ne s'occupait guère de politique et cette phrase le stupéfia. Dans l'après-midi, au sortir des cours, les étudiants entrèrent au café et bientôt arrivèrent les journaux annonçant la nouvelle de l'élection de Casimir Perier par 451 voix. Or la candidature de ce dernier était à peine posée, sa nomination était douteuse et des paris étaient engagés pour savoir qui serait élu de Brisson ou de Dupuy...

Devant de tels exemples, nous ne sommes certains que d'une chose : la prémonition existe ! Tous les faits cités sont tenus pour authentiques. Or, le lecteur en conviendra avec moi, dans chacun des cas étranges que j'ai considérés ici, et dans des centaines d'autres qui n'ont pas trouvé leur place dans un aussi petit ouvrage, nous pouvons écarter sans remords toute possibilité de coïncidence. Les phénomènes cryptesthésiques existent !!!

Ils résultent probablement d'une action de notre intelligence sur la matière, ils peuvent sans doute être attribués à des puissances énergétiques d'origine humaine mais nous n'avons aucune hypothèse sérieuse à présenter. Pour ce qui est des étranges manifestations spirites, les ténèbres sont complètes, il est encore plus difficile d'en découvrir, voire même d'en deviner, les causes et les agents, qu'ils soient naturels ou non.

Le petit nombre de savants qui s'y intéressèrent ne nous laissa que peu de choses susceptibles de satisfaire notre curiosité. Ces hommes illustres interdits devant ces phénomènes inconnus, ces puits de science contraints de reconnaître leur ignorance devant ces manifestations mystérieuses dont les effets défiaient, sous leurs yeux les lois les plus élémentaires de la physique telles la pesanteur ou l'homogénéité de la matière, ces hommes illustres se contentèrent de formuler des hypothèses qu'ils ne purent étayer de la plus petite preuve. Toutefois, l'un d'eux : Camille Flammarion, parvint à construire un début de base espérant qu'il servirait de point d'appui pour les démonstrations futures. Avec quelques autres, il suggéra une hypothèse de psychologie collective :

*« Tout se passe comme s'il se formait, au milieu d'un cercle, une entité différente de chacun des opérateurs, mais formée d'éléments empruntés à chacun d'eux »*

Ce serait donc, par exemple, lors d'une séance de tables tournantes, la force psychique produite par les volontés conjuguées de tous les assistants qui désirent instamment réaliser un miracle, qui concentrent au maximum leurs pensées dans l'unique but d'obtenir un mouvement de cet objet de bois, de cet objet inerte, ce serait donc cette force psychique qui accomplirait cette action réputée impossible ?

Cette théorie vaut ce qu'elle vaut et, dans l'attente d'une certitude hypothétique, nous devons bien nous en contenter. Quoiqu'il en soit, et en vertu du principe selon lequel tout phénomène physique a ses causes et ses agents, nous ne pouvons nous tourner que vers une explication rationnelle et nous devons considérer le fait que, si cette explication existe, nous la connaissons forcément un jour. De toutes façons, en écrivant cette étude, je n'ai eu qu'un but et qu'une ambition : tenter de vous convaincre, cher lecteur, de l'existence de ces phénomènes mystérieux vers lesquels, mon goût du fantastique me pousse irrésistiblement. Il ne m'appartient pas d'en déterminer les causes...

## 15- LE TEMPS DE VIVRE.

Notre société moderne, en nous jetant les uns sur les autres, sème sur notre route de perpétuelles contrariétés. Insignifiantes ou riches en conséquences désagréables, elles sont toujours infiniment agaçantes. Si nous n'y prenons garde, nous donnons beaucoup trop d'importance à ces incidents journaliers en les ruminant, parfois pendant des heures, dans notre cerveau échauffé. Plus il est émotif, plus l'être est sujet à cette torture volontaire de l'esprit. Volontaire, disons-nous ? Elle l'est ! Sans aucun doute mais cette fièvre est plus forte que notre raison.

Nous nous infligeons cette torture sans nous rendre compte qu'elle est parfaitement inutile, qu'elle ne nous apportera que regrets et amertume, mais nous ne pouvons l'oublier, nous ne pouvons vaincre cet état d'esprit sans un énorme effort de volonté que tout le monde, malheureusement, n'est pas capable de fournir. Le simple fait d'être présenté à une personne quelque peu intimidante et cela, même s'ils ne doivent jamais plus avoir de contact avec cette personne, suffit à créer, chez les gens émotifs, une gêne qui les plongera pour de longs jours dans un état d'esprit d'indescriptible malaise et parfois même, de remords.

Certaines personnes se demanderont longtemps si telle ou telle parole qu'elles ont laissé échapper au cours de ce bref entretien, n'aura pas été mal interprétée par leur nouvelle connaissance. Ils seront longtemps tourmentés par ces scrupules inutiles et, il faut bien le dire, passablement ridicules alors que la personne à qui était adressée la parole équivoque l'a sans doute oubliée depuis l'instant qui a suivi celui où elle a été prononcée, peut-être même n'y a-t-elle pas prêté attention.

Une prise de bec dans un bus est une chose infiniment courante aujourd'hui, dans ce siècle où l'égoïsme sordide de millions d'êtres qui n'ont qu'une idée en tête : rentrer au plus vite chez eux et à n'importe quel prix, semble avoir définitivement pris le pas sur la courtoisie et même, sur la politesse. Dans la majorité des cas, ces manifestations d'hostilité ne durent qu'un instant. Chacun des deux partis en présence déverse avec volubilité un lot impétueux d'injures à la face de l'autre puis, un mouvement de voyageurs les sépare et ils retombent dans un mutisme obstiné. Mais l'algarade n'en est pas oubliée pour autant : chacun des deux antagonistes rumine encore les arguments qu'il n'a pas eu le temps de dire à l'autre et s'il n'y prend garde, il attise lui-même le feu de sa colère. En arrivant à destination, il y pense encore alors que l'ennemi a depuis longtemps regagné son anonymat. Il s'empoisonne ainsi l'existence sans songer qu'après tout, cet incident n'étant pas digne de l'intérêt qu'il lui porte, sa mauvaise humeur est injustifiée.

Cet état de fait prend encore plus d'importance si l'intéressé est seul car alors, il a tout le loisir de se torturer pour savoir ce qu'il a dit et ce qu'il aurait dû dire. Sans s'en rendre compte, il crispe les mâchoires et marche d'une manière aussi rapide et précipitée que le débit des paroles qui traversent son esprit. Il a alors beaucoup de mal à vaincre cet état d'esprit et cela

lui fabrique un caractère irascible. Cette sorte d'hommes prend le mors aux dents à la moindre contrariété, si un caprice du sort, et c'est souvent le cas, veut que l'un d'eux se trouve en présence d'un être similaire, la dispute ne connaît plus de fin. Lorsqu'à courte d'arguments, Chacun des deux a épuisé le présent, tous deux puisent dans le passé afin de ranimer les disputes précédentes. On a vite oublié l'incident qui a déclenché la querelle et qui, en fait n'a servi que d'étincelle.

*« Je passe le temps quand il est mauvais et incommode, quand il est bon, je ne le veux passer, je le retâte »*

Je le goûte de nouveau, je m'y tiens, disait Montaigne. Cette philosophie si évidente et cependant si difficile à appliquer ne paraît observée aujourd'hui que par les asiatiques dont le calme et la sérénité sont devenus légendaires et par les flegmatiques anglais sur qui les contrariétés semblent passer comme les rouleaux de la mer déchaînée sur les brisants du port. Il n'est pour s'en persuader que d'examiner les exemples caractéristiques que nous offrent journellement la vie d'un automobiliste. Que de querelles au cours d'un accrochage ! Que de mots échangés ! Que de hargne et de rage impuissantes issues de l'énervement ! Est-il victime d'une crevaillon, sous la pluie ? Il jure, il s'agite, sa réparation n'est qu'un imbroglio infernal de gestes désordonnés, imprécis, furieux. La conséquence en est que ce contretemps désagréable, j'en conviens, lui occasionnera une perte de temps considérable. A sa place, un Japonais, par exemple, aurait calmement enfilé son ciré, déballé ses outils et ses gestes calculés, précis, efficaces lui auraient permis d'effectuer sa réparation en un temps record. La seule différence entre ces deux êtres est la maîtrise de soi-même qui permet aux gens calmes et équilibrés de penser que la vie n'est pas uniquement faite d'agréments. Il est vrai que la civilisation étant parvenue à envahir l'Asie, ses défauts l'y ont suivie et ils commencent à imprégner les habitants de ce continent dont nous nous plaisons à admirer la sagesse et la patience. Ainsi, l'image que nous aimons à nous fabriquer de ce flegmatique Japonais est réelle certes, mais elle ne constitue plus, bien souvent, que le visage que ce dernier veut bien nous offrir et qu'il entretient, à l'attention des occidentaux, comme les Méridionaux entretiennent leur accent et leur pittoresque, afin de conserver sa réputation légendaire. Dès le XVI<sup>ème</sup> siècle, Montaigne engageait ses lecteurs à lutter contre un énervement qui ne fait qu'aggraver les choses. Il faut supporter sans impatience, sans pessimisme, la rigueur du sort et s'épanouir au maximum lorsqu'il est à nouveau favorable. Montaigne nous montre dans Les Essais comment il a su trouver le bonheur dans une expérience de la vie loyale et réfléchie. En effet, sa philosophie et sa pédagogie sont toutes entières basées sur l'expérience (expérience du monde et expérience de soi).

*« Si la coutume et l'instinct sont plus sages que notre raison, nous dit-il, la réflexion sur l'expérience doit nous permettre cependant de modérer nos inclinations et de régler notre conduite. »*

La colère étant mauvaise conseillère, nous devons apprendre à nous dominer. Nous devons nous entraîner à n'attacher d'importance qu'aux choses importantes et à considérer comme insignifiants les incidents perpétuels qui hérissent notre vie quotidienne comme les écueils sur la mer de la tranquillité. Cependant, dit encore le sage, il ne faut pas prendre pour principe les principes d'Aristote sous prétexte qu'il fut un grand philosophe. Plutôt qu'apprendre ses préceptes, pénétrez-vous de sa manière de penser. Ainsi, lorsque, comme beaucoup de philosophes, Aristote préconise l'abstraction du corps pour favoriser l'élévation de l'esprit, Montaigne affirme son désaccord en montrant sa reconnaissance devant ce don de la nature.

« *La vraie sagesse est aussi éloignée des abstractions des philosophes que des préjugés du vulgaire* »

*Omnia quae secundum naturam sunt aestimatione digna sunt (Tout ce qui est selon la nature mérite qu'on en fasse cas !) Cicéron.*

Abandonnons l'examen des désagréments bénins qui, quoiqu'insignifiants de par leur nature, ne sont pas sans effet sur le psychisme des individus pour aborder, une fois n'est pas coutume, l'étude des ennuis graves et empruntons quelques idées encore à la philosophie de Montaigne qui, après l'avoir si bien aidé à vivre, lui permit de se préparer sereinement à la mort. Contrairement à l'opinion commune, il affirme que lorsque nous avons bien vécu, il nous est plus facile de perdre la vie sans regret car nous sommes heureux d'en avoir profité au maximum et d'y avoir fait tout ce que nous voulions y faire.

« *Je me compose à perdre la vie sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme modeste et importune, aussi ne sied-t-il proprement bien de ne se déplaire pas à mourir qu'à ceux qui se plaisent à vivre.* »

Ce paradoxe surprenant s'explique assez facilement : un homme jeune, dynamique, possédant la force, la beauté, l'ardeur, qui vit sa vie au maximum, qui la dévore farouchement, comme un fruit défendu, fermement décidé à jouir de tous les plaisirs qu'elle peut lui apporter n'a certes pas le temps de penser à la mort ou bien il y pense comme à un événement qui lui arrivera certainement un jour mais dont l'échéance est encore éloignée. A l'opposé, un vieillard fatigué ; ridé, amer, qui vit péniblement sa retraite au ralenti, qui goûte un repos bien mérité après une vie de travail insignifiante et anonyme, qui applique un emploi du temps routinier, un emploi du temps dans lequel est aménagé une place importante pour l'oisiveté aura tout le loisir de penser. Et à cet âge où l'homme est souvent triste car il ne peut plus dire vivement, où l'espérance est morte, où la vie est finie, il ne peut plus penser qu'à la mort. S'il vit seul, il sera plus rapidement conduit à regarder sa vie passée et il ne tardera pas à la considérer comme ratée, il regrettera tout ce qu'il n'aura pas fait et plus encore, tout ce qu'il aura fait. En outre, il n'aura même pas la joie d'un rire enfantin pour ensoleiller ses derniers jours. Il n'aura même pas l'espoir d'une parole émue, d'une larme attendrie, futilités compensations d'une vie qui s'achève, venant mouiller, en un ultime souvenir, ce passé si lointain. Il n'aura même pas l'espoir d'un geste, d'un signe d'amitié, sinon d'amour, de sa compagne qui seule à présent, est en mesure de le comprendre. Il deviendra sombre et finalement, la mort prendra pour lui une telle importance, qu'elle se transformera en une véritable hantise.

En Conclusion, c'est l'être dont la vie aura été le plus banale qui se laissera plus facilement aller à penser à la mort et qui, par conséquent, la redoutera d'autant plus.

L'expérience philosophique de Montaigne lui a enseigné que les gens sont eux-mêmes responsables de leurs idées noires ou de leur morosité car ils se complaisent à entretenir leur mauvaise humeur et à se lamenter dans l'adversité au lieu d'essayer d'en sortir. Finalement, le bonheur tient à peu de choses : c'est un état d'esprit !

Il faut accepter l'axiome selon lequel la vie est faite de bon et de mauvais et ne point désespérer devant la mauvaise fortune sachant que la bonne reviendra.

Et surtout, dans notre vie moderne, il faut lutter contre cet énervement qui nous est si néfaste et qui nous fait voir, dans une contrariété insignifiante, une adversité insurmontable...

## 16- DEUX HOMMES ENTRE QUATRE MURS.

Le Rôle d'un avocat est un rôle très ingrat et combien délicat : ses responsabilités sont de celles qui plongent dans le désespoir l'homme qui en est chargé lorsque, par la force des choses, il n'a pas pu les assumer. L'avocat sera parfois contraint de faire acquitter un criminel et il devra se donner entièrement à ce rôle, il devra déployer tous ses talents, se montrer éloquent, même si cette tâche lui répugne...Et parfois, ces mêmes talents ne lui permettront pas de sauver un innocent. Mais sa principale tâche, sans contredit, la plus délicate, celle qui donnera tout son sens à sa patience et à sa psychologie, s'exercera dans l'ombre, avant le procès, lorsque, seul à seul avec son client, il devra parvenir à le mettre en confiance pour réunir les éléments nécessaires à sa plaidoirie.

Un avocat parlant de son criminel : « Je dois trouver dans cette tête tout ce qu'il me faut pour l'enlever au bourreau » Dans la plupart des cas, le criminel est un être vulgaire, grossier, qui ne semble pas réaliser ce qui lui arrive. Encore sous le coup de son acte, il dirige toutes ses pensées vers un seul but : se convaincre de la nécessité dans laquelle il se trouvait de l'accomplir. Il se persuade qu'il ne pouvait pas agir autrement et que, si le cas se représentait, il referait son geste, mais pas un seul instant, il ne pense aux conséquences. Cette conduite, d'ailleurs, semble dictée par une espèce de remords puisqu'il se cherche des excuses. Son attitude donc, est celle d'un homme qui a fait ce qu'il devait faire et qui, pensant que chacun aurait agi de même à sa place, tente de se persuader qu'il n'a rien à se reprocher (processus d'ailleurs assez compréhensif ... de son point de vue). Cependant, l'hostilité que lui ont témoignée tous ceux qu'il a rencontrés depuis son arrestation, lui donne à penser que tout le monde ne partage pas son opinion et il demeure fermé aux conseils de son avocat. Tout d'abord, il se méfie de tout le monde, surtout, peut-être de son avocat. Cet homme qui vient lui parler d'une manière douce, affecte de prendre une attitude compréhensive et lui pose des questions précises, ne lui inspire pas confiance.

Il sent confusément, à tort ou à raison, qu'on veut lui tirer les vers du nez pour ensuite, pense-t-il, se servir des renseignements obtenus contre lui. Sa seule défense, instinctive, le renferme dans un mutisme borné : il nie son acte. Ainsi, il ne facilite pas la tâche de son avocat et de ce fait, le rôle de ce dernier demande d'autant plus d'habileté. Bien sûr, l'avocat doit poser les questions qui seront utiles à sa plaidoirie, mais en les formulant, il ne doit pas oublier que la forme de ces questions, bien plus encore que leur fond, mérite tous ses soins et toute son attention. Bien plus encore, il ne doit pas donner l'impression que ce sont des questions, qu'il est entré dans la cellule du détenu comme les autres, comme tous ceux qui y sont déjà venus dans l'espoir d'obtenir un hypothétique aveu, afin de lui faire subir un nouvel interrogatoire. Si l'avocat se contente de ce rôle routinier, s'il applique une méthode précise, invariable tout au long de sa carrière, et utilisable pour tous les clients, le détenu ne verra en lui qu'un homme anonyme, un fonctionnaire banal comme les dizaines d'autres qu'il a déjà rencontrés dans les différents rouages de l'énorme machine de la justice. Si l'avocat laisse échapper une parole impatiente, ce qui ne sera pour lui qu'un incident de parcours constituera pour son

client une meurtrissure très grave car ce dernier en déduira l'étendue de son infortune : il considérera désormais son défenseur comme un homme méprisant, un magistrat fermement convaincu de la culpabilité de l'homme qu'il défend et ne venant dans la cellule de celui-ci que pour remplir les devoirs de sa charge, un avocat qui, le moment venu, luttera sans foi, sans âme, sans conviction.

Non ! Un véritable défenseur doit être bien autre chose, mais surtout, il doit en persuader son client. S'il revêt la physionomie d'un juge, il se fermera toutes les portes susceptibles de le conduire aux confidences de l'accusé et ne recueillera que menaces et amertume. Mais s'il s'érige en confident, en ami fermement décidé à déployer toutes ses ressources, à utiliser toutes les possibilités que lui offre son expérience de magistrat, avant de faire appel aux trésors de son éloquence, alors il gagnera la confiance de son client et de concert, le détenu et l'avocat façonneront la victoire.

Ainsi, les questions de l'avocat au détenu ne doivent pas être des questions, elles doivent dissimuler leur but qui est, bien entendu, d'instruire le magistrat des circonstances du crime, sous les traits d'un entretien amical au cours duquel deux hommes préparent leur défense. J'ai bien dit : leur défense ! Afin de bien le persuader de son amitié, de son dévouement, et de l'intérêt qu'il lui porte, l'avocat affecte de faire cause commune avec son client. Lorsqu'il parle de celui-ci, il dit : *nous* et peu à peu, il espère donner au détenu l'impression qu'un autre homme accepte d'endosser une partie de ses responsabilités et qu'ainsi, ils seront deux pour affronter les juges. Bien sûr le risque, la peine encourue, ne sera pas partagée.

Dans l'esprit de l'accusé, à qui l'avocat a déjà réussi à communiquer de sérieuses espérances de salut, l'action de ce dernier, en n'étant plus gratuite, est, sinon plus méritoire, du moins plus efficace et cela, je veux parler de cette association dans l'adversité d'un détenu et d'un magistrat, et cela accentue encore la transformation de l'interrogatoire en entretien. Ainsi donc, cette transformation qui je crois, est la seule manière capable de créer un climat tel que l'accusé se laisse de lui-même aller aux confidences, nous oriente vers une pensée évidente : le rôle de l'avocat se résume en un mot : confiance !

Pour gagner celle de son client, il doit savoir trouver les mots qui frapperont son imagination, lui feront prendre conscience du danger qui le menace et lui délieront la langue. Lorsqu'enfin, l'avocat sera parvenu à ce résultat, c'est en ami qu'il parlera à son client et c'est à ce moment-là seulement, que le magistrat et le prisonnier pourront travailler en étroite collaboration à la mise au point d'une défense.

Dans la majorité des cas, une période de trouble, d'abattement, d'égarement complet suit, par contraste, la période d'événements précipités au cours de laquelle le prévenu a commis son acte, s'est fait arrêter, interroger, emprisonner et où surtout, il n'a pas eu un moment à lui pour penser à sa situation. Tant de choses se sont passées depuis l'instant fatidique où il tuait jusqu'au moment où, seul à seul avec son avocat, il peut enfin penser, à tête reposée à cet acte souvent inconsidéré. Deux hommes totalement différents se trouvent à chacune des deux extrémités de ce laps de temps. L'homme qui perpétue un acte prémédité, calme, froidement déterminé, précis et sans scrupule, l'homme qui tue au cours d'une violente colère ou celui qui assassine par haine, par vengeance, par amour ou par désespoir ne sont plus du tout les mêmes que celui qui consent enfin, après une longue période de résignation et de méfiance, à écouter son avocat.

Bien souvent, ce dernier a oublié plusieurs des circonstances importantes qui motivèrent son acte. L'avocat fouille alors le subconscient de son client pour retrouver ces circonstances car ce sont elles qui, étayant sa thèse prouveront l'innocence dudit client ou atténueront la gravité de son acte. Le magistrat doit provoquer un processus, une action en chaîne qui peut-être, déclenchera un aveu et expliquera le mobile du délit. Si l'accusé est coupable, il est primordial que son avocat en soit instruit, ce dernier doit établir, entre son client et lui, une

confiance telle qu'il ne lui soit rien caché. En effet, s'il ne possède pas tous les éléments de l'enquête, sa tâche en sera d'autant plus compliquée et c'est naturellement le prévenu qui en souffrira. Mais ce dernier ne semble pas le comprendre.

Bien rares sont les cas où l'avocat et son client peuvent travailler d'une manière vraiment rationnelle, même lorsque la confiance est devenue un lien solide entre eux. La période de dépression passée, l'inquiétude vient se saisir du détenu et affecte son moral à tel point que son comportement laisse supposer qu'il doute du succès final de l'entreprise. Si des résultats positifs ne viennent pas immédiatement le rassurer, si l'avocat laisse deviner par son attitude, par le son de sa voix, son inquiétude causée par plusieurs déceptions successives, cet état d'esprit se communique au détenu de la manière la plus néfaste pour les espérances de celui-ci. Et l'enthousiasme que l'avocat avait réussi à faire naître se changera peu à peu en désespoir avant de devenir une passivité résignée. Ce sentiment, cette manière d'être, se traduiront bien souvent, chez le prisonnier, par une hargne et une agressivité injustifiées à l'égard de son avocat qu'il considérera désormais comme incapable de le défendre.

Il faut donc que l'avocat paraisse toujours parfaitement sûr de lui, que son attitude persuade l'accusé que le succès ne fait aucun doute, du moins pour lui, magistrat, c'est-à-dire homme d'expérience qui sait prévoir l'issue d'une affaire. Il faut en outre qu'il entretienne dans l'esprit de son client, cette confiance qui tient entre ses mains le sort de ce dernier.

Plus tard, le magistrat aura bien sûr la difficulté de convaincre les jurés de l'innocence de l'accusé, ou du moins, de minimiser ses responsabilités à leurs yeux et pour ce faire, il devra se montrer plus éloquent, plus persuasif que son adversaire originel : l'avocat général.

Mais pour cette mission, il sait qu'il sera seul à lutter et que par conséquent, il n'aura pas à compter sur la collaboration de son client, il aura les coudées franches.

Sa principale tâche se trouve donc dans la cellule de l'accusé et ainsi, tout son rôle se résume à ceci : gagner la confiance de son client.

C'est ce qui constitue toute la difficulté et parfois, une grande part des déceptions inhérentes au métier d'avocat mais c'est aussi ce qui en fait tout l'attrait et qui fait du sort exigeant, peu enviable peut-être, qui consiste à défendre les criminels, c'est-à-dire des ennemis de la société, une mission noble et passionnante et d'un certain côté, d'intérêt public puisqu'elle vise à réintégrer dans la société des individus qui lui ont délibérément tourné le dos.

Le métier d'avocat comporte donc deux aspects, fondamentalement opposés ; l'un, très brillant, dans le cadre solennel et traditionnel d'une cour d'assises, permettra au magistrat de se mettre en valeur par son éloquence et sa rapidité d'esprit, l'autre, dans le décor triste et dénudé d'une cellule de prisonnier, demandera à l'avocat psychologie et patience pour, après avoir vaincu son agressivité, amadouer le prévenu et le convaincre de la nécessité d'une étroite collaboration entre eux. L'un sera spectacle, figé dans une immobilité attentive toute une assemblée d'auditeurs admiratifs, l'autre n'aura qu'un témoin : le principal acteur de la pièce, l'accusé qui, le premier moment de découragement passé, mettra tous ses espoirs dans son défenseur.

C'est dans ce deuxième aspect de son personnage que l'avocat devra se montrer le plus circonspect, le plus éloquent peut-être, c'est dans ce deuxième aspect qu'il jouera, dans une certaine mesure, le sort de son client.

## 17- QUE DE GENEROSITE PERDUE !

Que De générosité perdue ! Que de nobles tentatives rendues vaines par la ténacité de la méchanceté humaine! Que d'efforts idéalistes, purs et désintéressés, retombent, désabusés sans avoir eu l'effet escompté ! sans même avoir provoqué le retentissement mondial ou le respect admiratif qu'auraient normalement dû imposer leur noblesse de sentiments, retombent, désabusés, sur le sol inculte de l'indifférence pour être piétinés et roulés dans l'épaisse poussière des inimitiés humaines ?

L'éternel âge d'or vers lequel Paul Valéry pensait que nous acheminait la civilisation semble être dangereusement compromis. De toutes parts, la guerre éclate, la révolution gronde, l'insurrection menace de mettre un pays à feu et à sang, de faire d'une contrée une terre de révolte, une terre soumise aux lois bestiales et impitoyables de l'arbitraire et du droit du plus fort. Ici, les guerres de religion ensanglantent un pays verdoyant, là un peuple conquis, soulevé par la verve sauvage et inépuisable d'un agitateur ivre de puissance prend les armes pour forcer une indépendance hypothétique, pour renverser un gouvernement qui ne demandait que la paix pour lui et ses administrés et qui sera probablement remplacé par une dictature féroce, inflexible, inaccessible à tous les sentiments humains. Là, un gouvernement renversé réunit des troupes dans un maquis sauvage pour reprendre un pouvoir qu'il a perdu et une mainmise sur un peuple incapable de se gouverner seul. Partout, la guerre, la révolte, le chaos, partout la faux de la mort brandie par les folies humaines accomplit sa sinistre besogne. Et lorsque ces folies sont enfin apaisées, lorsque les hommes sont enfin raisonnables, ce sont les éléments atmosphériques qui se mettent de la partie. C'est un typhon qui balaie, comme fétus de paille, les fragiles habitations des pêcheurs Japonais, c'est un raz de marée qui ravage une contrée entière du Sud Est Asiatique, c'est une avalanche qui détruit un sanatorium dans les Alpes Françaises. Devant ces catastrophes que l'homme ne peut ni prévoir (sinon à cause de son manque de moyens matériels, du moins à cause de l'insouciance des personnes en danger), ni empêcher, devant les autres qui ne sont dues qu'à l'entêtement de quelques ambitieux, peu de moyens de lutte. On ne peut compter, bien souvent, que sur les bonnes volontés à l'échelon national, pour ce qui est des états compatissants, à l'échelon individuel, pour les autres. Les apôtres de la non-violence se dépêchent sur les lieux pour mettre, au service d'une cause perdue d'avance, leur participation dérisoire (ce mot n'étant pas employé dans un sens péjoratif mais dans un sens...objectif, impartial, dans l'optique d'un homme qui ne regarde que les résultats). En effet, arrivés sur les lieux du sinistre, ces hommes de bonne volonté prêchent la patience, le courage, l'espoir à des gens qui justement, ayant tout perdu, ne savent plus ce que c'est que l'espérance. Je ne dis pas que ces mots d'encouragement sont des mots inutiles, mais je pense que ces pauvres gens préféreraient des actes de solidarité, des initiatives efficaces. Les sauveteurs improvisés, en s'ingéniant à satisfaire des détails secondaires, passent à côté des réalisations importantes. Ils gaspillent, avec leur temps et leur argent, les bons sentiments qui les ont amenés sur cette terre de détresse parce qu'ils ne savent pas comment les employer et surtout, parce que leurs tentatives sont des tentatives isolées.

Si ces forces faibles séparément se regroupaient, elles constitueraient sans aucun doute une puissance capable d'accomplir de grandes tâches.

Le besoin d'association de ces forces généreuses qui agissent isolément, la nécessité, pour cette puissance bénéfique, d'offrir son concours chaque fois qu'il s'agit de secourir des sinistrés, de s'élever contre les troubles qui ensanglantent la planète en s'efforçant de ramener les belligérants à la raison, cette nécessité se fait sentir d'une manière de plus en plus pressante, attendu que les troubles dont il est question deviennent, d'année en année, de plus en plus nombreux et de plus en plus graves.

En effet, nous vivons une époque critique, la dernière décennie et probablement aussi la prochaine, constitue un intervalle de transition comme notre monde n'en a jamais connu. Et comme toutes les transitions, comme tous les enchaînements, celui-ci connaît le règne du chaos et de la confusion. Voyez, dans les remous de notre histoire, un merveilleux exemple de cette constatation évidente : voyez, entre deux rois, les passions déchaînées par un pouvoir vacant, pour l'obtention duquel chacun pouvait tuer son propre frère. Voyez la période d'anarchie et de troubles suscités par chaque régence. Aujourd'hui comme par le passé et comme dans l'avenir, probablement, la transition est responsable du désordre, de la confusion, des multiples remous qui agitent notre monde, qui fut celui de nos pères pour qui la valeur dominante était la moralité, pour qui la valeur suprême d'un individu était sa responsabilité (qui n'était souvent qu'apparente). L'ancien monde qui eût tout sacrifié sur l'autel d'une morale arbitraire et intransigeante, l'ancien monde qui s'empoisonna l'existence par des principes et des règles de conduite tout à fait draconiennes, l'ancien monde enfin, qui fit le premier pas sur la pente descendante durant les années soixante, est en train de disparaître tandis que s'élèvent sur ses ruines encore chaudes, les premiers fondements d'une ère nouvelle .

Cette ère représente, pour des adultes élevés dans l'atmosphère vertueuse, guindée, infernale à force d'être respectable de cet ancien monde dont enfin, disparaissent les derniers vestiges qui encombraient encore certaines branches des professions libérales (notamment l'enseignement), cette ère représente, pour ces adultes étonnés et quelque peu inquiets, l'immense fresque de la science-fiction, l'extraordinaire aventure de la conquête spatiale. Pour eux, la France du XXI<sup>ème</sup> siècle est assez proche de l'idée que l'on se fait généralement de la vie des peuples extraterrestres.

Naturellement, un tel changement ne peut pas se faire sans quelques remous, sans quelques pots cassés. Les guerres, les révoltes, les grèves qui éclatent de par le monde, le conflit entre les générations, le malaise universitaire sont autant de troubles résultant de ce passage radical d'un monde traditionnel à un monde entièrement nouveau dont nous avons encore tout à découvrir. A mon sens, ces troubles approchent de leur apogée, cela signifie qu'ils vont bientôt commencer à décliner (peut-être à la fin de cette décennie) pour finalement se calmer, en laissant un monde quelque peu abîmé mais peuplé d'êtres heureux d'avoir supporté la tempête et gonflés d'une force nouvelle qui leur permettra de façonner le XXI<sup>ème</sup> siècle. En bref, la transition que nous traversons est l'unique responsable du désordre qui règne aujourd'hui sur la planète et qui constitue l'ordinaire de notre actualité. Dans l'attente de la période de calme qui, inéluctablement, doit succéder à la tempête, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous efforcer de supporter et de parer, du mieux qu'il nous est possible, les coups portés par les incidents inhérents au désordre dans lequel nous vivons.

Là encore, nous ne pouvons compter, pour ce faire, que sur la bonne volonté mais cette dernière est souvent gaspillée dans des actes quasiment inutiles qui ne font que donner à leur auteur, l'impression d'une action importante. En fait, cette bonne volonté ne sait pas quoi faire pour se rendre utile. Au lieu d'agir, elle se perd dans des conférences inutiles où elle

dénonce, avec une éloquence passionnée, les abus criants qui souillent l'honneur de l'humanité et qui frappent l'opinion publique.

Les auditeurs, conquis, applaudissent avec frénésie, soulignent bruyamment leur accord avec le conférencier puis, chacun rentre chez lui avec la satisfaction d'un homme heureux d'avoir accompli son devoir social. Mais ils n'ont rien fait !!!

Si ces conférenciers généreux (ils le sont même si ce n'est qu'en paroles) acceptaient de s'unir pour s'ériger en société non violente, ils pourraient sans aucun doute acquérir une grande influence qui attirerait l'attention de leur gouvernement, duquel ils tireraient leurs moyens financiers, et du public qui leur fournirait d'autres membres. Actifs, ils répareraient les tords, dans la mesure de leurs moyens, et leur exemple, faisant boule de neige, ils étendraient leur organisation à l'échelle de la planète. Mais, représenté de cette façon, ce rêve paraît quelque peu utopique et si on le proposait, il ne convaincrerait personne. D'abord, parce que l'abnégation nécessaire à toute œuvre est une qualité incompatible avec la civilisation des loisirs dont les moyens de communication modernes font le principal sujet. Ensuite, parce que la nature humaine est vaniteuse et que chacun des apôtres de la non-violence dont je parlais tout à l'heure, si pur soit-il, répugnerait à voir son action conjuguée avec celle de centaines d'autres dans une organisation qui le laisserait anonyme. Seul, il est le héros, le bienfaiteur honoré dans le cœur de tous les honnêtes gens et, si son action demeure inefficace, la faute en revient à son manque de moyens.

Ainsi, la générosité, parce qu'elle est mal servie, parce qu'elle doit se suffire à elle-même, est une qualité motivant une action d'une efficacité insuffisante. Cet état de choses n'est évidemment pas fait pour encourager les initiatives du genre de celles dont je parlais plus haut à propos des cataclysmes. Bien loin de donner l'exemple, ces actes ne rencontrent que l'indifférence. Pourtant, les âmes généreuses que compte encore l'humanité et, contrairement à ce que l'on dit quelques fois, elles ne constituent pas une espèce en voie de disparition, ces âmes généreuses, malgré le fait qu'elles doivent affronter l'indifférence, et parfois même les railleries de leurs proches qui considèrent leurs efforts comme du temps perdu, n'en cessent pas pour autant de croire à la nécessité de leur action.

Mais découragés par l'ampleur de leur tâche, ces hommes ne cherchent plus à agrandir la faible étendue de leurs possibilités. Partant du principe que tout tord réparé, si insignifiant soit-il, constitue un pas de franchi vers la paix du monde dont ils ont fait leur idéal, ils en arrivent à cristalliser leur action autour des petits riens dont il est question. Ainsi, ils ne tardent pas à croire que la générosité est une qualité oubliée par les hommes de notre temps alors que ce sont les apparences de notre époque, qui revêtent en l'occurrence la physionomie d'un désordre indescriptible, qui les enferme dans cette erreur.

La politique nous fournit un exemple caractéristique de la tendance générale de notre époque qui consiste à défendre ce préjugé. Pour beaucoup de gens, le milieu politique, comme celui des affaires d'ailleurs, vérifie plus que jamais le célèbre aphorisme du philosophe Allemand Kant :

*« L'homme est un loup pour l'homme ! »*

Pour ces gens, qui appartiennent le plus souvent aux classes moyennes de la société, c'est-à-dire là où la méconnaissance de la réalité favorise la formation des préjugés, le plus grand souci de l'homme politique réside, d'abord dans le fait de se maintenir en place, ce qui est loin d'être inexact, ensuite, dans celui de nuire à ses collègues, j'entends par ce mot, tous les individus d'un même parti qui sont en l'occurrence, pour l'homme politique que nous avons sous les yeux, autant d'adversaires personnels, ceci, afin de rester seul sur la place et ainsi, de

monopoliser l'attention du public. Toujours d'après ces gens, ce souci de l'homme politique est certainement beaucoup plus important que celui de remplir les devoirs de sa charge. Je crois que ceci est un peu exagéré mais ce qui n'est pas tout à fait vrai en ce qui concerne la politique l'est, sans contredit, pour ce qui est du syndicalisme.

*L'homme est un loup pour l'homme !...* disait Kant. Les syndicats se soucient non seulement de faire parler d'eux, de se poser en bienfaiteurs aux yeux des syndiqués, mais aussi et surtout, de se constituer un confortable compte en banque sur le dos des malheureux travailleurs qu'ils exploitent. Ces derniers paient parfois leur syndicat durant quarante ans sans jamais oser faire appel à lui. Le jour où le besoin s'en fait sentir, ils ne trouvent plus personne, à peine reçoivent-ils quelques paroles de consolation. Des paroles ! C'est bien tout ce qu'ils donnent ces dirigeants cupides et indifférents, sinon à leur portefeuille, du moins à la condition de ceux qu'ils prétendent protéger. Ces dirigeants qui se veulent actifs et efficaces rencontrent, au cours de face à face passionnés, les représentants des pouvoirs publics ou les P.D.G. des entreprises concernées par les revendications ouvrières qui font l'objet de ces entrevues sur le petit écran, après en avoir arrêté les termes la veille, devant une collation copieuse et amicale, après avoir décidé, main dans la main, les arguments qui les opposeront sur les points anguleux sur lesquels ils s'affronteront le lendemain devant les syndiqués. Tout est truqué, tout est préparé, le moindre geste du syndic s'intègre à un programme soigneusement étudié, comme au théâtre, l'un de ces programmes qui comportent toujours conférences et banquets à profusion mais qui aboutissent rarement à une réforme pro-ouvrière.

Toutefois, parmi les chefs de syndicats, certains sont de bonne foi mais ils sont tenus à l'écart et leur action est tellement surveillée, tellement occultée par les autres qui s'érigent alors en coalitions, qu'elle est pratiquement sans effet. Parfois, l'un d'eux, découragé par l'inutilité de ses efforts, décide de laisser la place à un autre qui, espère-t-il, possèdera une plus grande influence. Mais son sacrifice profitera toujours à l'un de ces dirigeants cupides dont je parlais tout à l'heure.

Le problème paraît donc sans espoir. La perversité des syndicats dont je viens de faire état semblerait nous donner à penser que la société non violente à laquelle j'aspirais plus haut, société qui regrouperait en son sein quelques hommes généreux, soit réellement un rêve utopique et, en tant que tel, il est à craindre qu'elle ne soit jamais qu'un rêve.

Ainsi, il nous faudrait attendre, pour retrouver la paix, que revienne le calme naturel inhérent aux lendemains de cataclysmes. Cette sérénité verra inéluctablement le jour, sur un monde déchiré, dans un silence de mort, mais alors naîtra une aurore nouvelle...

Honoré de Balzac le disait en ces termes :

*« Il en va des remous de la société comme des tempêtes de l'océan, dès que le vent cesse de souffler le calme revient et la surface de la mer retrouve son niveau naturel »*

(Une ténébreuse affaire)

## TABLE

1	L'Honnête homme de tous les temps	page 3
2	Qui es-tu adolescent ?	page 5
3	Le dernier aventurier	page 8
4	Dernier vestige de la superstition : la voyance	page 11
5	Le conflit entre les générations	page 15
6	Nous, qui ne votons pas encore...	page 19
7	La religion, force motrice de l'homme	page 23
8	La religion, force motrice de l'homme (suite)	page 26
9	La ratière du XXème siècle	page 29
10	Influence des religions sur les civilisations	page 32
11	L'avenir de l'homme	page 35
12	Le problème Japonais	page 38
13	Le service militaire est-il un esclavage ?	page 43
14	Supercherie...ou phénomènes inexplicables ?	page 47
15	Le temps de vivre	page 53
16	Deux hommes entre quatre murs	page 56
17	Que de générosité perdue !	page 59

